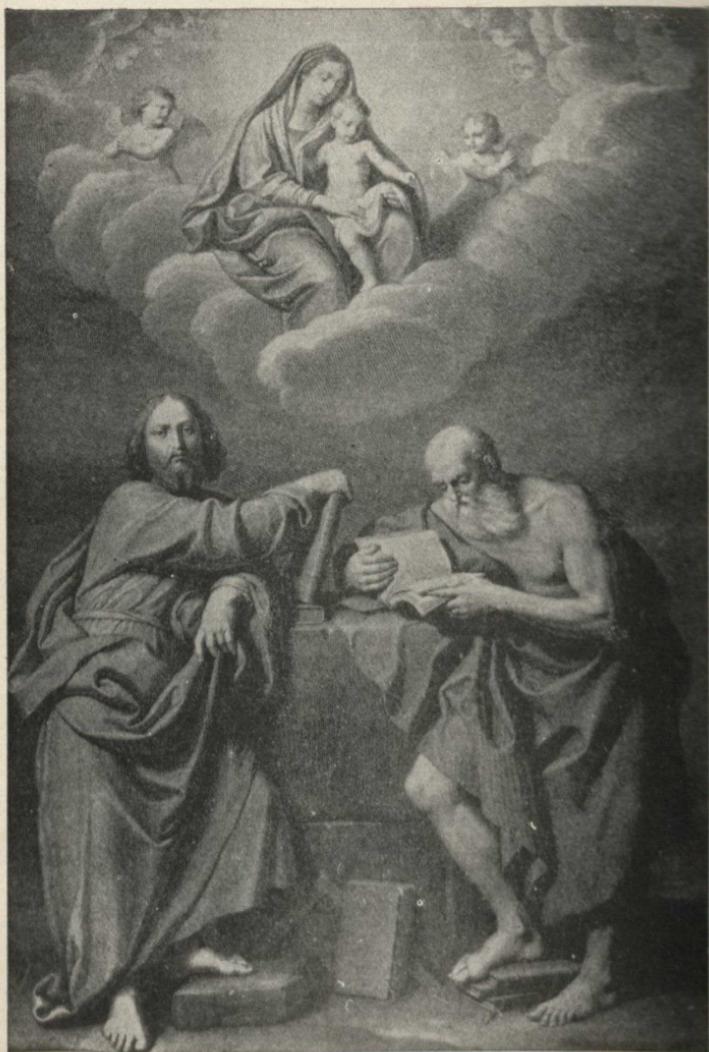


PAGES
MANQUANTES



LA VIERGE AUX DOCTEURS

LE ROSAIRE

Couvent des DOMINICAINS, ST-HYACINTHE

VOL. XI No 12. DECEMBRE 1905.

ABONNEMENT

{ CANADA \$1.00
FRANCE 6 frs

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Page d'Évangile

LA NUIT DE NOEL



OUR obéir à l'édit de César Auguste prescrivant le dénombrement des sujets soumis à Rome, Joseph et Marie, son épouse, quittèrent leur demeure de Nazareth, où dans la paix et la prière, ils attendaient l'heure de Dieu.

Joseph appartenant à la famille de David devait se faire inscrire à Bethléem la vieille cité du roi-prophète et son lieu d'origine.

La route à travers les montées et les descentes d'un pays accidenté était pénible en cette saison de l'année où le vent souffle par rafales et où la pluie qui ruisselle rend les chemins dangereux et glissants.

A la tombée de la nuit, la pieuse caravane s'arrêtait dans un caravansérail ouvert aux voyageurs à la porte des villages, et le lendemain, dès l'aube, alors que les premiers rayons de soleil doraien la cime des monts, joyeuse malgré la fatigue, elle repartait louant le Seigneur.

Le matin du quatrième jour, aux yeux ravis de Marie et de Joseph, dans le magnifique décor formé par les riantes collines de Jéricho, la vallée du Jourdain et la masse sombre des monts de Moab, apparut la ville sainte et son temple noyés dans les flots d'une éclatante lumière.

Ils traversèrent Jérusalem et vers le soir ils arrivèrent à Bethléem. Le colline où s'étage la petite cité de David s'enveloppait d'ombre pour le repos de la nuit. Ça et là, aux flancs des coteaux et dans les profondeurs des vallées

de grands feux allumés par des bergers jetaient de rougâtres clartés.

La ville était encombrée d'étrangers venus de tous les points de la Judée, pour le recensement. Dans les rues étroites une cohue bruyante d'hommes et de femmes cherchant un logis.

Joseph et Marie essayèrent en vain d'entrer dans la caravensérail. A toutes leurs instances on répondit par un refus brutal. *Il n'y a pas de place pour vous ici.* S'ils eussent été riches, ils en aurait bien trouvé une petite, mais ils étaient pauvres.

L'heure de Marie approchait, il fallait se hâter. Longtemps ils marchèrent à travers la ville. L'accueil était partout le même. Déjà commençait de se vérifier la parole de saint Jean : *Il est venu chez lui et les siens n'ont pas voulu le recevoir.*

Le trouble envahissait l'âme du timide Joseph. Marie au contraire, monté sur un pauvre anon dont le pas raisonnait tristement sur les pierres du chemin, s'en allait calme et silencieuse, où la Providence la menait. Son cœur chantait doucement à son Dieu un hymne d'amour.

Non loin de la ville, sur le versant orientale de la colline se trouvait une grotte profonde, refuge des animaux. Joseph se dirigea de ce côté. Elle était vide, car les troupeaux étaient aux pâturages. C'est là qu'ils s'installèrent et c'est dans ce misérable réduit que va naître le Verbe incarné, le Fils de Dieu, la splendeur du Père.

La ville si bruyante il y a quelques heures s'était endormie. Un profond et mystérieux silence, à peine troublé par les gémissements et les plaintes du vent soufflant aigre et rude, à travers les fentes du rocher, régnait partout. Dans la grotte l'ombre était épaisse. Encore un instant et *ces ténèbres s'illumineront de toute la lumière du jour et cette nuit deviendra rayonnante.*

Il était minuit.

De même que l'étoile laisse échapper son rayon sans rien perdre de son éclat, de même que la fleur exhale son parfum sans que sa beauté en soit flétrie, de même Marie, dans l'allégresse de son âme nous donna Jésus sans que sa miraculeuse virginité fut atteinte.

Avec émotion Marie reçut dans ses bras son divin Enfant, et le couvrant de baisers, l'enveloppa dans les langes qu'elle avait apportés en prévision de cet heureux instant. Apercevant dans un coin de l'étable, une crèche remplie de paille, elle alla l'y déposer pour le garantir contre les morsures du froid. Et la Vierge, le front rayonnant d'une idéale beauté, dans le recueillement de l'extase, adorait son Enfant et son Dieu.

Au pied de Bethléem, dans la plaine, des bergers gardaient leurs troupeaux. Ils veillaient, devisant joyeusement, assis autour d'un grand feu. Tout à coup une clarté céleste les enveloppa. Un ange du Seigneur se tenait debout auprès d'eux. Ils furent saisis d'une grande crainte.

Rassurez-vous, leur dit le divin messager, je viens vous annoncer une joie qui sera grande pour tout le peuple. Il vous est né, aujourd'hui, un Sauveur, le Christ Seigneur, dans la ville même de David. Vous le reconnaîtrez à ce signe, il est enveloppé de langes, et posé dans l'étable.

A peine ce premier ange a-t-il fini de parler, qu'aus sitôt, il se fait autour de lui un rassemblement de l'armée céleste. Tout le ciel est en fête. De grandes et harmonieuses voix emplissent les airs. La multitude des esprits célestes chante : *Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.*

Puis, les troupes angéliques disparaissent dans les profondeurs des cieux et les bergers pressés de savoir ce qui est arrivé se disent : *Allons jusqu'à Bethléem et voyons cette merveille que le Seigneur nous a faite.*

Pleins de foi en la parole de l'ange, les bergers quittent leurs troupeaux et s'en vont à la recherche de Celui qui vient de naître. Guidés par une inspiration intérieure, ils s'arrêtent devant une grotte. Et là, qu'aperçoivent-ils ? un homme à l'aspect vénérable, une jeune femme, au visage radieux, et dans la crèche, sur un peu de paille, un petit enfant enveloppé de pauvres langes. A cette vue, ils se prosternent, ils adorent, ils ont compris.

Glorifiant et louant Dieu, les bergers s'en retournerent. Ils racontèrent sans doute à leurs amis ce qu'ils avaient vu, mais selon toute apparence leur enthousiasme

ne se communiqua guère autour d'eux. L'Évangile se tait, et tout nous fait supposer que Jésus demeura inconnu. Marie dans la solitude put le contempler longuement, repassant avec joie dans son cœur de mère, tout ce qu'elle avait vu et entendu.

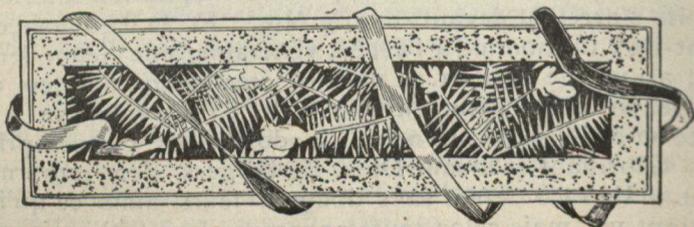
Avec la simplicité et la foi des bergers de Beit-Saour, allons nous agenouiller au pied de la crèche où repose l'Enfant-Jésus. Ses petits bras tendus vers nous nous y invitent.

Demandons-lui de parler à notre âme et de nous apprendre lui-même pourquoi il a voulu, lui l'Éternel, se revêtir de notre chair infirme et naître au milieu du dénuement le plus absolu, ignoré et méprisé des hommes.

Approchons, ne craignons pas, c'est un enfant. D'ordinaire on n'a pas peur des petits. Quand nous serons près de lui, il murmura doucement le mot qui nous donnera la clef de ce mystère. Tu ne me connaissais pas, j'étais trop caché, je me suis dévoilé ; j'étais trop haut et trop majestueux, je suis descendu et je me suis rabaissé, je me donne à toi tout entier, prends moi, serre-moi sur ton cœur, je veux en compter les battements, en connaître les désirs, et surtout, oh oui, surtout, en consoler toutes les peines, en panser toutes les plaies. Je te donne mon cœur, ne me refuse pas le tien. Je t'aime, efforce-toi de me rendre amour pour amour.

Sic nos amantem quis non redamaret ! Je veux vous aimer, mon divin Jésus. Qui donc pourrait ne pas vous aimer, Vous, qui nous avez tant aimé !

FR. A. VUILLERMET, O. P.



Marie Immaculée

IDÉAL MORAL DE LA PERSONNE HUMAINE

UNE des grandes conquêtes des sociétés modernes, c'est, dit-on, la conception nouvelle de la personne humaine, le respect de sa dignité. Aussi, plus d'esclavage, ni du corps ni de l'esprit. Plus de dogme révélé, plus de morale imposée, ni Dieu, ni maître, l'homme égal à l'homme, atteignant, par la science, son idéal : la liberté, la liberté de penser, la liberté d'agir, la liberté d'aimer, la liberté de vivre, la liberté de mourir. Là est l'honneur, la justice, la vérité, la solidarité, la paix universelle des individus et des nations, en un mot, la perfection morale humaine.

Or, il se trouve que la vie réelle quotidienne, est un démenti formel, un démenti de la nature humaine elle-même à ce rêve impie. Ouvrez le premier livre, le premier journal venu, ouvrez simplement les yeux autour de vous, vous y verrez qu'on n'a jamais attenté plus insolument à toutes les libertés des meilleurs citoyens, que l'ambition autorise toutes les bassesses, que la force prime le droit, que la vérité n'est qu'une forme vide, que la solidarité n'est que l'égoïsme pour soi et pour ses amis.

Pourquoi cette opposition si dure entre les aspirations et le fait séculaire, permanent ? Parce que la première personne humaine est tombée de sa perfection native. Ceux qui nient cette déchéance nient l'évidence. La chanson, peut être vieille, mais elle dit vrai.

Dans la toute première existence, l'homme sortant des mains du Créateur, n'était pas ainsi tiraillé entre le bien qu'il aime sans le faire, et le mal qu'il déteste et qu'il fait. Tout en lui était dans l'ordre sous l'action divine. Les sens étaient soumis à la raison et la raison à Dieu. Même, surélevé par une grâce supérieure, Adam était un mortel, et, de sa conversation quotidienne avec le Dieu voilé de l'Eden, il pouvait aspirer à le voir tel qu'il est en lui-même, à s'unir à Lui, à vivre de sa vie. La vision et le contact à travers les splendeurs de la nature ne devaient avoir

qu'un temps ; ils s'épanouiraient et se fixeraient ensuite dans une possession éternelle. Mais,—car là, déjà, il y avait un mais—à une condition : l'homme obéirait librement à Dieu. Or, Dieu avait donné au premier homme et à la première femme un ordre qui gênait les sens et dépassait la raison. Cédant à une vaniteuse et diabolique suggestion, Eve désobéit, pressa son mari de faire comme elle, et, le pauvre, oubliant Dieu pour sa femme, désobéit aussi. mangea du fruit défendu et se crut un Dieu. Triste Dieu ! Il eut aussitôt honte de lui-même ; d'immortel par grâce, il redevint mortel par nature ; son corps, livré aux forces physiques ennemies, commença de souffrir, son intelligence ne vit plus si clairement Dieu à travers les créatures devenues tout à coup mystérieuses ; sa volonté, étonnée, sentit qu'elle n'était plus maîtresse absolue, chez lui, des rébellions dont ses sens rougissaient pour la première fois, et, plus malheureux qu'aucun de ses sujets, ce roi de la Création dut gagner son pain à la sueur de son front. Comme un malfaiteur qu'il était, il fut chassé de son domaine réservé et il commença ses péregrinations laborieuses sur la terre qui ne le connaissait plus.

Et c'est en cet état qu'il engendra nos pères ; il se donna à eux tel qu'il était, et ce qu'il était nous le sommes, débilisés encore et déformés par les fautes ataviques.

L'idéal moral humain, l'homme dans son premier état, a-t-il donc disparu et devons-nous désespérer de le réaliser encore ?

Non. Il a de nouveau paru sur notre terre à jamais aimée de Dieu, il y a 19 siècles passés, si parfait qu'il a pu défier ses contemporains de trouver en lui l'ombre du péché, si grand que Dieu l'a appelé son Fils, si bon qu'il est mort pour tous les hommes, si puissant qu'il s'est ressuscité lui-même. Il avait la Divinité en lui, il était Dieu en même temps qu'il était homme, et c'est lui que nous adorons dans le Seigneur Jésus !

Oui, Jésus, l'Homme-Dieu est l'Idéal moral de la personne humaine, et si nous ne reproduisons son image et sa ressemblance, fût-ce d'infiniment loin, nous n'avons pas la vérité ni la beauté humaines en nous.

Il y a cependant un autre être plus près de nous, plus

humain peut-être en un sens et que Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même nous a donné. Les pieux lecteurs du *Rosaire* l'ont déjà salué avec nous ! C'est Marie ! Immaculée, la très pure, la Très Sainte Mère de l'Homme-Dieu. Mère de l'Homme-Dieu, de la Sainteté Infinie ! Comment, à cause de Lui, pour Lui, par Lui, n'aurait-elle pas été à jamais sans tache ? Lui, qui avait, par anticipation sauvé tous les justes ses avant-coureurs dans la vie terrestre, n'aurait pas, par une application également anticipée de sa sainteté et de ses mérites infinis, soustrait à la souillure originelle, cette âme et ce corps dont il devait s'assimiler la vie ? Il est le Maître absolu de tout ce qui est, il peut empêcher à son gré les effets des causes secondaires. Le père, cause secondaire, se transmet de soi comme il est, avec ses tares comme avec ses privilèges, mais Dieu, cause des causes, n'en peut pas moins, quand il le veut, enlever les tares et rendre les privilèges, avant, pendant et après l'existence. C'est pourquoi Dieu voulant donner à son Verbe, incarné en Jésus, Homme-Dieu, une mère humaine digne de lui, a soustrait Marie à la loi atavique, au moment même où son âme toute pure rendait vivante, humaine, la première cellule organique de son corps. Marie fut conçue Immaculée, privilège unique, qui a fait d'elle, l'Idéal moral de toute personne humaine, idéal supérieur même à celui du premier homme sortant des mains de Dieu, puisque Marie fut impeccable. Là où le germe n'est pas, l'herbe mauvaise ne saurait pousser. Aussi, tout en Marie est, et restera dans l'ordre. Les sens obéiront à la raison, la raison à Dieu, et non-seulement, surélevée, elle aussi, par une grâce supérieure, elle pourra aspirer à voir Dieu, à s'unir à Lui, à vivre de sa vie, mais déjà, dès cette terre, elle portera Dieu en elle, et par une réciprocité des deux vies, elle s'unira à son Enfant-Dieu et vivra de sa vie comme il s'unira à elle et vivra de sa vie.

Oui, sans nul doute, mais en quoi pouvons-nous y trouver un modèle, un Idéal Moral ?

En ceci : Marie Immaculée était dans l'état parfait, dans l'Idéal réalisé, de pureté et de sainteté humaines, nous, nous sommes dans la tendance vers cet état, vers cet Idéal de perfection. Marie était pure de corps, d'es-

prit et de cœur nous devons travailler par la prière et par la pénitence, à le devenir, selon les devoirs de notre vocation au célibat ou au mariage. Marie obéissait aux commandements de Dieu ; ces commandements, nous les avons, efforçons-nous de les accomplir comme elle. Marie aimait Dieu de tout son cœur et son prochain comme elle-même. Pourquoi ne le faisons-nous pas ? Marie était humble, la servante du Seigneur. Pourquoi sommes-nous orgueilleux et voulons-nous être les égaux de Dieu ? Marie aspirait après le règne de Dieu, sur terre. Pour hâter sa venue elle a prié, elle a souffert, elle a sacrifié tout, jusqu'à son Fils. Aspirons-nous après ce règne de Dieu et de Jésus-Christ dans le monde ? Prions-nous, avons-nous souffert, avons-nous sacrifié quelque chose ou quelqu'un pour lui ? Le règne de Dieu est le règne de la justice, comme Marie sommes-nous toujours justes ?

Ah ! L'Idéal est immaculé, il est haut, il est dur à reproduire. Mais il y a eu, il y a parmi nous des âmes qui se tendent, haletantes, vers Lui, âmes virginales de jeunes filles, âmes ardentes de jeunes gens, âmes de pères et de mères jalouses de la foi chrétienne pour eux et pour leurs enfants, âmes de vieillards qui vont le saisir enfin, avec la possession de Dieu, l'Idéal suprême. Ce qu'ils font pourquoi ne le tenterions-nous pas ? Ne sommes-nous pas comme eux, certains de réussir ? La Vierge Immaculée n'est pas un Idéal mort et stérile, mais vivant, actif, efficace. De même que nous sommes rachetés, sanctifiés, en premier lieu et à chaque instant, par la grâce infinie de Jésus-Christ, de même nous sommes héritiers de la plénitude des grâces et des mérites de Marie. Comme une mère reproduit sa nature et ses traits dans ses enfants, ainsi notre mère du Ciel veut et peut reproduire en chacun de nous ses vertus, l'Idéal Moral dont elle est l'exemplaire immortel.

Allons, allons à Marie. Hosanna ! Hosanna ! à son Immaculée Conception ! cependant, souvenons-nous que l'Hosanna sincère et accepté, c'est celui que doit chanter notre vie tout entière. Lourdes et ses miracles de guérison sont le *Te Deum* des corps à la Gloire de Marie Immaculée. Quand donc nos âmes, malades elles aussi du virus originel, se laisseront-elles guérir par l'â-

me toute pure, toute belle, toute aimante, toute puissante de Marie ! Oui, quand pourrons-nous lui dire ! Mère, regarde, je te ressemble, je suis ton fils, je suis ta gloire, ô Immaculée !

FR. L. BOITEL, O. P.

— o —

Promotion du T. R. P. Noel

A la dignité de Maître en S. Théologie

LE 26 Octobre dernier, en la fête du Bienheureux Damien, confesseur de notre Ordre, avait lieu dans notre couvent de Lewiston, aux Etats-Unis, une cérémonie d'autant plus solennelle qu'elle se voyait pour la première fois dans nos maisons françaises d'Amérique. Le T. R. P. Pierre Noël, professeur pendant de longues années dans nos couvents de Corbara et de Flavigny, et arrivé depuis l'année dernière à Lewiston, était promu au grade de Maître en Sacrée Théologie, et en présence d'un grand nombre de religieux, recevait les insignes de sa dignité, c'est-à-dire la barrette et l'anneau, des mains du T. R. P. Henri Hage, Vicaire-Provincial.

Le R. P. Hage commença par féliciter le nouveau Maître, et exposa ensuite les titres du récipiendaire à la haute distinction qui lui était décernée.

Voici son discours :

Il y a dix-neuf ans, presque jour pour jour, un jeune prêtre, orné déjà du titre de docteur, arrivait de Rome et frappait à la porte de ce couvent de Corbara, dont le souvenir reste si cher à tous ceux qui y ont vécu. Il se prosternait sur les dalles du chapitre, et à l'interrogation du supérieur : *Que demandez-vous ?* il répondait par ces humbles paroles : La miséricorde de Dieu et la vôtre. Cette heure de votre prise d'habit, mon Très Révérend Père, m'est présente à la mémoire.

Nous étions là, nombreux, pleins de jeunesse et d'entrain, qui vous entourions et vous accueillions parmi nous. Je n'ai pas oublié non plus que dix mois après, — c'était à la prise d'habit d'un ami intime dont je veux en cette circonstance associer le nom au vôtre, comme votre cœur est associé au sien — un prêtre vénérable par l'âge, séduisant par sa bonté, venait nous faire visite. C'était votre oncle, chargé par votre famille, nous disait-on, d'une mission qu'il n'eût pas le courage de remplir, vous confir-

mant au contraire dans votre vocation dominicaine, et nous laissant des trois semaines qu'il passa avec nous le plus doux souvenir.

Si j'ai rappelé ces choses, mon Révérend Père, si venant au nom de l'Ordre vous créer Maître en Sacrée Théologie, j'ai voulu revivre ce jour de votre entrée dans l'Ordre, c'est que j'ai été frappé par une analogie et par une dissemblance que je vais dire. Dans un instant, le cérémonial de votre institution n'obligera de vous poser la même question qui vous fut adressée il y a dix-neuf ans : *Que demandez-vous ?* Mais ici s'arrête l'analogie : la réponse ne sera plus la même. Au lieu de l'humble réponse par laquelle vous demandiez, comme une miséricorde, la faveur d'être reçu dans l'Ordre, ce sera la glorieuse réponse du bon et fidèle serviteur qui a mérité sa récompense, — ce sera la fière réponse du soldat qui a noblement rempli son devoir en défendant les droits sacrés de sa patrie, — ce sera la douce réponse du fils, qui vient déposer ses lauriers aux pieds de sa mère, la priant de les lui remettre elle-même au front, — ce sera enfin la tendre réponse de l'amant de la sagesse qui s'unit indissolublement à cette amie divine, qu'il a toujours aimée et recherchée dans l'étude des Saintes Lettres et de la Théologie : *Je demande à être promu au grade du Doctorat et du Magistère en Sacrée Théologie.*

Recevez donc, mon Très Révérend Père, l'hommage de nos sincères et fraternelles félicitations. Il n'est personne ici qui ne se réjouisse de l'honneur que vous décerne le Révérendissime Père Maître-Général de notre Ordre, sur la demande formelle et unanime des Pères qui, au dernier chapitre, représentaient notre Province de France. Ceux qui assistent à cette cérémonie sont pour la plupart, ou vos condisciples, ou vos élèves ; tous sont vos frères, et tous, vous le savez, vous aiment et vous estiment pour les qualités de bonté et de dévouement que Dieu vous a départies. Me sera-t-il permis d'oublier un instant que le moi est haïssable, et de rappeler que sur vingt et une années dont se compose ma vie religieuse, j'en ai passé treize à vos côtés, commençant avec vous le cours de Saint Thomas dans les mêmes classes et sous les mêmes maîtres, vous rejoignant ensuite comme professeur des mêmes sciences sacrées, surtout vous restant uni par les liens d'une religieuse amitié ? Aussi, quelque indigne que je sois de représenter notre Ordre dans une circonstance aussi solennelle, il me semble que j'ai plus conscience de mon bonheur que de mon indignité : je comprends celle-ci, mais je ressens celui là, et depuis quand les compréhensions de l'esprit font-elles difficulté à s'effacer devant les sentiments du cœur ?

Si je suis heureux par amitié, je suis non moins honoré par l'acte de justice que l'on me demande d'accomplir. Les lois qui nous régissent ne reconnaissent ordinairement qu'une seule voie qui conduise à la dignité de Maître : c'est la voie que suivent les lecteurs ou professeurs de notre Ordre, voie tracée depuis des siècles, et que l'on met treize ou quatorze ans à parcourir, à supposer qu'aucun obstacle de lassitude ou de santé ne

vienne entraver la marche. Il n'existe donc qu'une seule manière de faire ce long trajet : l'enseignement. Ce fut votre voie, mon Révérend Père et vous fîtes tout d'une traite ce long trajet. A peine étiez-vous créé Lecteur, que l'on vous confiait le cours d'Apologétique, cours qui devait remplir votre carrière tout entière, si l'on excepte les deux années que l'obésissance religieuse vous demanda de consacrer à l'Écriture Sainte.

Si l'exposition simple et méthodique de la théologie constitue l'enseignement le plus élevé, l'Apologétique, qui est la défense de cette même théologie, n'est-elle pas, à certains égards, l'enseignement le plus difficile ? Elle exige, non-seulement la connaissance des principes théologiques, mais encore la connaissance des attaques dont ils sont l'objet, des objections par lesquelles on prétend les infirmer, des systèmes que la raison humaine a tenté à chaque siècle d'échafauder à l'encontre de la vérité divine. La *Somme de Théologie* suppose un génie, mais ce génie ne s'est-il pas révélé aussi grand dans la *Somme contre les Gentils* ? Enfin et pour tout dire d'un mot, la théologie est une science faite, l'Apologétique présente cette immense difficulté qu'elle est une science toujours à faire, car les conditions de la défense étant déterminées par celles de l'attaque, il en suit que l'Apologétique devra, selon tel ou tel genre d'attaque, choisir tel ou tel moyen de défense (1). C'est ainsi qu'il n'existe et ne peut exister une apologie complète du Christianisme. A celui qui s'en étonnerait et demanderait pourquoi, je répondrais avec le P. Lacordaire : C'est que d'une part le temps, qui ne s'arrête jamais, multiplie sans cesse les preuves du Christianisme, et que d'autre part, les objections que le raisonnement lui suscite, variables à l'infini, sont méprisées au bout de cinquante ans par l'esprit humain. Il y a donc nécessairement dans la défense du Christianisme une partie qui demeure incomplète et une partie qui devient inutile : mais c'est en quoi précisément sa vérité paraît davantage. Car la partie devenue inutile prouve la vanité de la raison qui après un petit nombre d'années ne comprend plus les objections qu'elle a faites, ni les réponses qu'on lui a données, et la partie demeurée incomplète prouve la vigueur logique d'une religion, dont l'évidence croît avec le temps (2).

Tel fut, mon Révérend Père, votre champ d'action, on pourrait mieux dire peut-être, votre champ de bataille, où au nom de l'Église et pour défendre ses droits, vous avez eu à lutter contre rationalistes et traditionalistes, contre subjectivistes et ontologistes, et surtout contre la grande erreur, source de toutes les erreurs des temps modernes, le libre examen et le protestantisme.

Pour cette lutte, vous étiez armé, et une année sur deux, vous aviez pour mission de montrer aux jeunes gens que vous formiez aux combats de l'avenir, quelles sont ces armes, et comment on s'en sert. Cet arsenal des

[1] Mgr Freppel.

[2] R. P. Lacordaire (*Considérations philosophiques sur le système de Lamennais*)

Lieux Théologiques, vous avez été à même d'en connaître et d'en employer toutes les munitions, arsenal varié où se rencontrent toutes les armes, depuis les armes puissantes et directement efficaces de l'Écriture Sainte et de la Tradition, jusqu'aux armes plus modestes, armes auxiliaires pour ainsi parler, de la science, de l'histoire et de la raison, invitées à l'honneur de défendre Dieu. *Misit ancillas suas, ut vocarent ad arcem (1)*.

Cependant il y eut une trêve dans cette lutte ; je la nommerais volontiers la *trêve de Dieu*. Quittant pour deux années l'arène Apologétique, vous fûtes appelé à reposer votre esprit et votre cœur dans l'étude et dans l'enseignement de l'Écriture Sainte. Les Évangiles formèrent une grande part de cette étude et de cet enseignement, et des entretiens que j'eus avec vous à cette époque, il me reste le souvenir très précis des joies émues et saintes, que vous faisiez goûter tout particulièrement l'Évangéliste saint Jean. Vous ne pouviez être à une meilleure école de lumière divine et de divin amour. Les graves questions, qui agitent aujourd'hui les esprits, ne faisaient alors qu'apparaître, et l'on avait le temps, n'ayant pas à le consommer dans les discussions exclusivement scientifiques, de méditer l'Évangile et de le vivre. C'est ce que vous compreniez, et c'est ce que vous pratiquiez. Sans doute, vous aviez déjà fait usage des Écritures, et vous deviez les employer encore dans la suite, mais c'était à un autre point de vue, et vous eûtes ainsi le privilège de pénétrer les Saintes Lettres sous le double rapport où elles se présentent : en elles-mêmes d'abord et pour la vie intime de l'âme, extérieurement ensuite et comme moyen de défense.

Je n'aurais point dit tous vos mérites, si je n'ajoutais un mot de vos travaux apostoliques. A coup sûr, si vous vous étiez arrangé votre vie, vos attraits et vos aptitudes vous auraient fait opter pour la prédication, et je ne crois trahir aucun secret en révélant que plus d'une fois vous avez demandé à vous consacrer au ministère actif. L'obéissance vous fixa et vous riva au Couvent d'Études, mais nous devons dire qu'on vous vit toujours heureux de donner à la prédication le temps laissé libre par l'enseignement. Ainsi se fait-il que vous devez la Maîtrise presque autant à votre obéissance qu'à vos années d'enseignement : c'est une réalisation de plus du *Vir obediens loquetur victorias*.

Et maintenant, mon Très Révérend Père, il ne me reste plus en terminant qu'à exprimer le souhait que cette nouvelle dignité, la plus haute de l'Ordre, serve à la perfection de votre vie religieuse et à la fécondité du ministère que vous êtes venu remplir dans ce pays. Vous êtes le premier Maître en Théologie de la Province de France en Amérique. Là-bas, en Asie, un nouveau Maître — le premier aussi — a été créé en même temps que vous. N'est-ce pas une preuve de la vitalité de notre Province, aux destinées de laquelle nous devons invinciblement croire, en dépit de toutes les persécutions ? Recevez donc en toute humilité et en toute joie les insi-

[1] Prov. IX—3.

gnes de votre dignité, et n'oubliez pas que là-haut une auréole spéciale est promise aux Docteurs qui n'ont jamais failli dans leur ministère et qui peuvent dire avec saint Paul : *Cursum consummavi, fidem servavi.*—*Amen.*

Après cet éloge du R. P. Noël, le R. P. Hage procéda à son institution dans les formes et avec le cérémonial traditionnels. Le récipiendaire vint se mettre à genoux à ses pieds. “Que demandez-vous?” lui dit le Promoteur. Et le P. Noël répondit : “Je demande à être promu au grade de Docteur et Maître en Sacrée Théologie.” — Promettez-vous de tenir, garder, enseigner et défendre l'intégrité de la vérité catholique conformément aux décisions de notre Mère la sainte Eglise catholique romaine? — “Je le promets et le jure dans la forme suivante.” Et le P. Noël, toujours à genoux, les mains étendues sur l'Évangile, lut la profession de Pie IV; puis il ajouta : Moi, Frère Pierre Noël, je le promets, voue et jure. Je jure également de ne point me séparer de la solide doctrine de l'angélique Maître saint Thomas d'Aquin. Qu'ainsi Dieu me soit en aide et ces saints Évangiles.”

Alors le R. P. Hage, Promoteur, dit au récipiendaire, en lui remettant l'anneau :

Parce que vous avez donné à la sagesse le nom d'amie, et que, ravi de sa beauté, vous avez voulu la prendre pour épouse, voici que Dieu l'accorde à vos vœux, pour qu'elle demeure toujours avec vous et soit la reine de votre cœur. Donc, en signe de cette alliance, recevez cet anneau, et moi, en vertu de l'autorité qui m'est conférée, je vous institue, crée et fais Docteur et Maître en Sacrée Théologie, et vous donne le pouvoir et faculté de lire publiquement, d'enseigner, d'interpréter, d'exposer et de commenter la Sacrée Théologie. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.—*Amen.*

Puis il se leva, et faisant asseoir à sa place le nouveau Maître, il dit :

“Je déclare vous promouvoir au grade de Maître en Sacrée Théologie, et vous admettre au nombre et en la société des Docteurs et Maîtres de la dite Faculté : Qu'ainsi Dieu vous donne une place et un trône avec les princes de sa cour, autour du trône de sa gloire.”

Il lui met sur la tête le bonnet doctoral, en disant :

“Recevez ce bonnet qui est le signe de la dignité de Maître, et qu'ainsi Dieu vous pare de la couronne de la gloire.”

Et enfin, il le fit lever et l'embrassa, en disant comme autrefois Isaac à Jacob :

“Voici que le parfum de mon fils est semblable au parfum d'une campagne couverte de moissons. Que Dieu vous fasse croître au-dessus des multitudes et qu'il vous bénisse dans les siècles des siècles.”

Telle fut cette cérémonie, toute empreinte d'une grandeur et d'une simplicité antiques. Le nouveau Maître y mit fin lui même, en exprimant les sentiments qui débordaient de son cœur. Se reportant au passage de la Somme, où saint Thomas énumère les quatre catégories de personnes à qui l'on doit rendre des honneurs, il se demande à laquelle il pourrait bien appartenir, et finit par se ranger au nombre de ceux qui sont honorés en raison de la communauté à laquelle ils appartiennent.

“On a voulu récompenser, dit-il, le compagnon d'études, le professeur et l'ami des novices. Et c'est vous, mes anciens condisciples, et c'est vous, mes élèves d'hier ou des premiers jours, c'est le collège de la Province de France, c'est Corbara et c'est Flavigny, c'est aussi ce couvent de Lewiston devenu, je l'espère, le lieu de ma retraite, comme il est déjà celui de mon dévouement et de mon affection, que l'Ordre a voulu honorer en ma personne. “Je mérite bien peu les hommages dont on m'entoure,” conclut-il. “Je les accepte cependant, avec la volonté et l'espérance de m'en rendre digne. Il le faut bien, puisque me voici fiancé à la Sagesse. Conduit et inspiré par elle, je m'efforcerai, sinon de répandre autour de moi, suivant le poétique langage du cérémonial, “les parfums embaumés d'un champ plein de fleurs,” du moins de croître toujours à côté de mes frères dans la vérité et la charité de la vie religieuse. *Pro veritate in omni bonitate.*”



La Bienheureuse Marguerite de Castello
(Tertiaire Dominicaine)
(Suite)

V.—LA MORT

AINSI, les années s'écoulaient bien remplies, fécondes dans leur obscurité et leur apparente stérilité. Marguerite était l'orgueil et l'oracle de Cita de Castello, où l'on peut dire que rien ne se passait en dehors d'elle. Elle était jeune encore, à peine 33 ans ! Cependant, Dieu content de la voir supporter si vaillamment, si apostoliquement son épreuve, allait la rappeler à Lui pour l'en récompenser.

Dès les premiers jours d'avril 1320, épuisée par la pénitence et plus encore par le désir d'aller à Dieu, elle tomba si gravement malade qu'elle fut immédiatement condamnée par les médecins. A cette nouvelle, Grigia et toute sa maison se lamentèrent, demandant comment ils pourraient vivre sans elle. De toute la ville, c'était comme un pèlerinage pieux à ce tombeau qui allait s'ouvrir et à celle qui peu à peu y descendait. Du milieu de ses souffrances, que l'histoire, sans préciser, nous dit avoir été très grandes, elle répondait à tous avec une sérénité déjà céleste, consolait Grigia, lui promettant de rester toujours avec elle, invisible mais présente, plus utile assurément que pendant sa vie. En vraie dominicaine, elle voulut recevoir des mains de ses pères les derniers sacrements avec les indulgences de l'Ordre, et c'est au chant du *Salve Regina* murmuré doucement par les tertiaires, qu'elle rendit sa sainte âme à son Créateur le 13 avril 1320.

Elle avait souvent, pendant sa vie, et quelques instants même avant sa mort, manifesté le filial désir que son corps fut porté dans l'église des Dominicains. Ce serait une bénédiction dernière, un dernier gage de résurrection future, donné par le Cœur du Dieu Eucharistique à son pauvre cœur dans lequel il était tant de fois descendu. Les habitants de Cita de Castello lui firent cortège et ce fut pendant plusieurs jours une sorte de pèlerinage funéraire au cours duquel des milliers d'hommes et de femmes, de

tout rang et de toute condition, vinrent se prosterner, prier et invoquer celle qu'ils appelaient déjà leur nouvelle patronne. Jamais entrée triomphale d'un prince n'occupait tant une cité entière que cette descente au tombeau d'une pauvre fille du peuple.

Il y avait autrefois dans les couvents dominicains ce qu'on appelait le cloître des morts. Les frères y étaient enterrés, le silence profond, ordonné par les Constitutions depuis les complies jusqu'à Prime, y était ordinaire. Rien ne l'interrompait que le *De Profundis* psalmodié à voix basse par un religieux que la charité fraternelle et la pensée de sa propre mort amenaient sur ces tombes. Lors donc que l'heure des funérailles fut arrivée, les Dominicains chargèrent sur leurs épaules les saintes et virginales dépouilles de leur sœur et se mirent en devoir de les transporter dans le cloître des morts, où la chère défunte serait en famille dominicaine. La laisser enterrer dans le cimetière commun de la ville, leur eut semblé une profanation. Mais la foule aussi avait ses scrupules. Dès que les assistants comprirent qu'on allait faire l'inhumation dans l'intérieur du couvent, sans égard pour le saint lieu, ils se mirent à crier : " Non, non, pas dans le cloître, mais dans l'église, c'est une sainte."

Il fallut bien obéir et laisser là le corps jusqu'à ce que le tombeau réclamé par la voix du peuple, en ce cas celle de Dieu, fut préparé.

Alors, se passa un fait touchant. Aux jours de son enfance, le père et la mère de notre Bienheureuse l'avaient amenée près du tombeau du Bienheureux Jacques, dans l'espoir qu'il lui rendrait la vue. Ainsi, au moment où l'on replaçait sur le catafalque, le saint cadavre, on vit un père et une mère s'agenouiller auprès, avec une pauvre enfant, toute bossue, toute difforme, vrai spectre humain horrible et pitoyable. O miracle ! Quand elle fut tout près, la sainte leva un bras et toucha de la main la misérable percluse. Celle-ci, remuée par la vertu divine, se redressa, et, le visage bouleversé de joie se mit à crier : " Je suis guérie, la Bienheureuse Marguerite m'a guérie." Et la voyant, en effet, bien droite, les membres dégagés et libres, la foule, saisie elle-même d'un surnaturel transport, éclata en cris d'admiration et de louange.

La jeune miraculée n'oublia pas sa bienfaitrice, et, pour lui ressembler mieux, elle prit plus tard l'habit de tertiaire, vécut et mourut en sainte. La main qui s'était levée pour la guérir, resta levée, comme pour protester à travers les siècles de l'empire des Saints sur la vie et sur la mort.

Un second miracle eut lieu devant le corps. Un aveugle, espérant sans doute, qu'une confraternité d'infirmité lui obtiendrait du coup sa guérison, s'approcha du cercueil. Il attendit quelque temps, mais la lumière désirée ne venant pas, il perdit patience et se retira, accusant la sainte d'impuissance et de mauvaise volonté. "Ce n'est pas à la sainte, qu'il faut vous en prendre, lui dit un témoin, scandalisé de ses plaintes impies, mais à vous-même et à votre peu de foi." Au même instant, il sentit comme un renouveau de son âme avec une confiance dans la sainte qu'il ne se connaissait pas. Il retourna près du vénérable corps. Ses invocations étaient touchantes : "O ma bonne, ô ma toute aimable, ô ma toute puissante Marguerite. disait-il, guérissez-moi, si vous le voulez, vous le pouvez." Tout à coup, comme des larmes sanguinolentes et spumeuses lui tombèrent des yeux, et en quelques instants la vue lui fut complètement rendue. Il ne se plaignit plus alors.

(A suivre)

FR. L. BOITEL, O. P.

— o —

A L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG.—Le gouvernement de Fribourg (Suisse), sur la présentation du Révérendissime P. Cormier, maître général de l'Ordre, a nommé trois nouveaux professeurs dominicains : l'un au lycée de la ville : le P. Ambroise Montagne, de Toulouse, et deux autres à l'Université : le P. de Munninck, de Louvain et le P. Schlincker, de Paris.

Les professeurs dominicains à l'Université de Fribourg sont ainsi au nombre de 15 ; les professeurs laïques sont 51.

La Mission de la Jeunesse Contemporaine

II.—L'ÉDUCATION DE LA VOLONTÉ (1)

(5^{ème} Article)

V.—La Conscience et la Volonté

SOYONS des hommes de principes ; telle était la conclusion de notre précédent article. La chose est facile, semble-t-il. Les principes ne nous manquent pas : principes de vie droite et honnête, déposé par Dieu en notre raison, au moment même de notre venue en ce monde ; principes de vie divine reçus au jour de notre naissance à la vie surnaturelle par le baptême : tous ces principes, sous la chaude et bienfaisante influence d'une éducation pétrie de christianisme se sont développés, et par suite du travail de notre intelligence, sont devenus des convictions.

Pour être des hommes et des chrétiens, suffit-il d'avoir des principes ? Beaucoup, il est vrai, s'en contentent. Cela leur donne, — et ils n'aspirent pas à mieux, — l'occasion de faire de belles tirades oratoires, de sonores déclarations, des phrases ronflantes aussi vides de sens que de sincérité. Ce qu'il faut, c'est vivre, c'est réaliser ces principes jusque dans les moindres détails de notre existence. Et combien c'est difficile ! j'allais dire impossible, si le mot était français et chrétien, quand il s'agit de volonté ! Nos jours se passent à outrager nos principes, à trahir par nos actes les convictions les plus saintes. A mesure que nous sentons peser plus lourdement sur nos faibles épaules, le poids de la déchéance originelle, nous constatons la terrifiante vérité de ces paroles de l'apôtre saint Paul : "Je ne fais pas le bien que j'aime et j'accomplis le mal que je hais".

Pourquoi ces principes ne suffisent-ils pas à notre volonté ? C'est que, étant donné l'état actuel de cette faculté, en qui le péché a exercé d'épouvantables ravages, ces principes sont trop généraux. Ils nous indiquent bien ce

(1) Cf. *Le Rosaire*. Nos de janvier, mars, avril, juin, octobre 1905.

que nous devons faire, mais d'une façon si indéterminée, que notre légèreté aidant, ils ne nous touchent guère. Ma volonté a besoin, qu'on lui dise par le menu détail ce qu'elle a à faire et la manière dont elle doit l'accomplir. A cette pauvre faculté, grande encore malgré sa déchéance relative, il faut un guide qui la conduise par la main et lui montre, le moment venu, la ligne de conduite à suivre. Sans cela, abandonnés sans défense à toutes nos fantaisies, à tous nos rêves, nous ressemblons à ce frêle esquif sans pilote qui flotte sur l'Océan, au gré des houles et des brises, heurté à tous les écueils qu'il rencontre, pour finir par se briser.

Dans son infinie bonté, Dieu nous a donné ce guide, *c'est la conscience*. Notre conscience n'est pas autre chose que notre raison elle-même, appliquant, en vertu d'une disposition naturelle, les principes spéculatifs et pratiques aux actes qui se sont produits déjà ou qui se présentent à nous. Saint Thomas d'Aquin la définit : *l'application de notre science à nos actes particuliers*.

Et, soit dit en passant, cette doctrine qui veut que nous soyons éclairés et guidés par la plus haute faculté de notre être, en même temps qu'elle rend un juste hommage à la dignité de l'homme, laisse bien loin derrière elle, ces théories sorties de cerveaux malades, qui prétendaient que nous sommes conduits pas la sensibilité, le sentiment ou l'imagination. A tous ces rêveurs, elle semble répondre ; Etes-vous hommes parce que vous avez des sens, une chair qui vous entraîne en bas, ou bien parce que vous avez une intelligence qui vous pousse en haut et met sur votre front un reflet de la divinité ? Or, comme l'homme n'est ni une plante, ni une brute, ni un fou, il ne peut obéir à ces facultés qui lui sont communes avec ces êtres inférieurs, mais il doit obéir à cette faculté qui le fait homme, la seule d'ailleurs qui lui permette de connaître le vrai but de la vie, la raison.

Quelle est l'action de la conscience sur notre volonté ?

Le P. Gratry dans une belle définition de la conscience nous l'indique : "La conscience, dit-il, cette force qui, au fond de notre âme, nous commande le bien, et nous pousse, par un irrésistible élan, vers la justice et la vérité, cette force clairvoyante qui brise et réprime notre cœur,

cette force chaste et pure qui nous retient en face du mal, nous entrave et nous arrête sous l'essor même des plus puissantes passions, cette force irritée qui se lève et ne veut plus se taire, quand le mal est commis, qui vibre et crie sous l'effort même tenté pour l'étouffer, cette force, c'est la voix de Dieu qui nous pose ainsi à tout instant la question de la vie morale et son épreuve". (1)

Tout d'abord, c'est la conscience qui commande à la volonté ce qu'elle doit faire, à tel moment précis ; c'est elle qui distingue dans les choses et dans les faits ce qui est bon, qui nous oblige à accomplir une bonne action et à en éviter une mauvaise, qui nous montre la route à suivre quand nous avons une résolution à prendre, une vocation à décider et nous dit : fais ceci, va là. (2)

Elle est en nous, suivant la pensée de saint Thomas, comme le prince, auquel Dieu a donné son pouvoir sur nous-mêmes, prince que personne ne peut déposséder et par lequel il faut passer si l'on veut nous obliger à un acte de l'âme.

Son commandement est si absolu que quoique nous fassions pour le nier ou en affaiblir la force, nous ne pouvons nous y soustraire. Dès que notre volonté n'est pas conforme à notre conscience et lui résiste, elle pèche et devient mauvaise. (3)

D'où vient cette autorité souveraine de la conscience ? Il est évident que ce n'est pas de nous-mêmes, car alors, nous pourrions régler notre conduite comme nous l'entendrions et nous ne nous en ferions pas faute. Mais nous sentons que contre elle nous sommes impuissants, même quand elle prescrit des choses auxquelles nous n'avions jamais pensé et qui souvent vont à l'encontre des préjugés de notre première éducation ou du milieu où nous vivons.

Son pouvoir lui vient de Dieu. Elle est, dit avec justesse le pape, *la voix de Dieu* qui parle en nous. Voix de Dieu créateur, par ses immortels et immuables principes ; voix de Dieu rédempteur, par son Evangile, qui, suivant cette belle parole du P. Lacordaire, est le cri de la conscience de Dieu dans la conscience de l'hom-

(1) P. Gratry—*L'âme*, 2e vol.

(2) S. Thomas, Ia. Quest. 79. Art. 13.

(3) St Paul. Rom. XIV. 23.—S. Thomas Ia IIæ. Quest. 19, art. 3.

me. (1) C'est Dieu qui parle par notre raison, son ambassadrice.

Obéir à sa raison, suivre sa conscience, c'est donc se soumettre à Dieu lui-même ; c'est par conséquent livrer les rênes de sa vie tout entière à la plus haute autorité qui soit, c'est ramener notre être à son véritable principe, c'est donc agir véritablement en homme.

La conscience commande, mais là, ne s'arrête pas son rôle. Notre volonté peut mépriser ses ordres, les défigurer, les travestir, il fallait donc que ce guide que Dieu nous a donné pour réaliser l'idéal de notre vie morale eut une autre mission, qu'il put constater comment on lui obéissait, afin de pouvoir porter secours encore à notre pauvre volonté, par ses reproches ou ses encouragements. *C'est pourquoi la conscience est le grand témoin de notre vie.*

Rien n'échappe à sa vigilance. Comme Dieu, elle voit tout jusqu'aux moindres vœux et aux plus secrets désirs qui s'ébauchent dans ce sanctuaire de l'âme, fermé à tout regard créé. Incorruptible amante de la vérité, elle n'accepte ni les mensonges, ni les excuses ; avec elle pas de subterfuge possible. Elle a vu, et son témoignage elle le maintiendra toujours. Si nous avons mal agi, alors même que le monde nous couvrirait de fleurs et d'éloges, elle, sans s'occuper des appréciations humaines nous reprochera toujours notre faute. Si, au contraire, nous avons conformé notre conduite aux principes du devoir, quand bien même tous nos semblables nous accuseraient, nous maudirait, elle fera entendre sa voix pour nous défendre et nous justifier.

Non seulement ce témoin nous regarde *mais il nous juge*. Il voit toutes nos démarches, toutes nos actions jusque dans les intentions qui les ont inspirées, et, à la lumière des principes il en démêle l'honnêteté, la générosité ou la malice. Ses jugements, lorsque la raison est droite, saine et éclairée de la lumière d'en-haut, sont sans appel. Au jour des suprêmes révélations, Dieu ne fera que sanctionner solennellement les arrêts de notre conscience, qui selon saint Augustin est ici-bas et dans l'éternité le tribunal de Dieu même.

(1) Conférences de Toulouse. III. page. 72.

C'est dès cette vie que les effets de ses jugements se font sentir. En flétrissant ceux qui lui sont rebelles et en louant ceux qui lui sont fidèles, elle apporte les tourments du plus cuisant des remords ou les douceurs d'une félicité sans pareille.

Tous, un jour ou l'autre, nous avons connu les chastes enivrements que fait naître au plus intime de notre cœur la voix secrète de la conscience, nous acclamant après une bonne action. Que nous importait alors le mépris ou l'indifférence des hommes. "Voyez ces âmes héroïques : elles se sont prises à deux mains, elles ont lutté, pleuré, souffert pour la justice ; et les hommes, qui ne s'en doutaient pas, les ont dédaignées, ajoutant quelquefois au dédain, l'injure et les persécutions. Mais quand tous le trahiraient, quand, rejeté par les siens, le juste délaissé devrait fuir, demander un refuge à l'exil ; quand l'exil lui-même le repousserait comme sa patrie ; quand la tombe elle-même se refuserait à mettre un terme à son martyre, est-ce que dans cette universelle trahison il ne resterait plus rien au juste désolé ? Ne le croyez pas ; il y a une chose qui se perd moins que l'honneur et qui ne se fait pas la servile complice des trahisons : c'est la conscience honnête. Toujours calme et invincible, tandis que tous se tairont, elle demeurera l'éloquent témoin dont la voix vaut mieux que l'acclamation des foules. Tandis que les bourreaux forgeront les chaînes du martyr, elle lui tressera des couronnes ; tandis qu'on le traînera aux gémonies, elle l'élèvera sur un piédestal ; tandis qu'on allumera la flamme du bûcher, elle attisera le feu qui brûle sur son autel sacré, et il en jaillira des auréoles pour ceindre le front du juste méconnu et supplicié." (1)

Mais, si notre volonté a été lâche, la conscience, implacable vengeresse de tous les crimes, se lève, et, bourreau terrible elle nous torture et nous martyrise sans relâche. Qui d'entre nous, aux heures tristes et sombres où sous l'effort de la passion notre vertu sombrait, n'a pas ressenti le glaive froid et tranchant du remords nous percer lentement, féroce ment le cœur, lui faisant endurer des douleurs d'agonie. Qu'il est terrible ce remords "vision et parole de Dieu après le crime," et il est inévitable. "Il

(1) P. Didon. L'âme et l'Infini—3 Conf. La liberté morale de l'âme.

y a d'ordinaire dans le péché un moment de triomphe, un moment où le pécheur va s'endormir dans son ivresse ; mais Dieu, qui tient l'horloge de notre destinée, a compté cette heure comme toutes les autres ; il sait qu'elle est courte, et que contre cet instant il a l'éternité. Il laisse passer l'heure délirante, puis : Me voici ! Il paraît, il parle ; c'est le remords ; et aucune puissance ne peut lui échapper. Le remords est inéluctable, le remords est incorruptible ; on ne l'achète pas avec l'or ; on ne le réduit pas par le faste de l'orgueil et de la vie. On peut, ayant péché, porter encore le front haut et jouir de l'encens des hommes ; mais le plus pur encens, celui de la conscience, ne fume plus pour nous." (1)

Cette voix de la conscience, jeunes gens, vous ne la ferez pas taire, quoique vous fassiez. Essayer de la chloroformer, comme beaucoup le font aujourd'hui, en lui servant le mensonge à petite dose, afin de profiter du sommeil de cette divine patiente. Cette fille de Dieu en nous, a la vie dure et vous ne la tuerez pas. Essayez tant que vous voudrez de la faire la complice de vos iniquités en l'amenant à mentir. La chose peut vous paraître facile, tant de docteurs sont tout prêts pour cette répugnante besogne, tant de livres affirment la légitimité des passions. Pour un temps vous pourrez la tromper, mais prenez garde, un jour la vraie lumière viendra frapper ses yeux, son réveil sera terrible et sa colère épouvantable. Vous verrez ce qu'elle pensera alors de ce que vous appelez les douces folies de la jeunesse !

* * *

Tels sont les rapports de la conscience et de la volonté. Nous voyons par là, combien il est important de cultiver cette puissance directrice de notre vie, sans laquelle la volonté irait à la dérive, loin des droits sentiers du bien. Elle est en germe en chacune de nos âmes. Il nous appartient de la développer. Dieu nous a confié ce labeur et cette gloire. Comment ? nous le dirons, quand nous parlerons des moyens pratiques d'éclairer et de fortifier la volonté.

Est-il nécessaire de vous dire en terminant que nous

(1) P. Lacordaire opus. cit.

avons besoin plus que jamais d'hommes de conscience. La pauvre conscience s'en va comme s'en va la poussière des ruines antiques. Nous souffrons plus encore du manque de consciences que du manque de principes. Des principes, grâce à Dieu, on en a encore, logés souvent il est vrai, dans un coin oublié de notre intelligence. Mais ces principes on ne les vit plus, parce que on n'a plus de conscience. Pourquoi dans le monde politique, tant d'agissements inavouables, d'abus de secrets, de compromis réciproques, de lâcheté ? pourquoi dans nos salons et dans nos clubs tant de paroles déshonnêtes, de propos scandaleux et méchants, de théories subversives, de fréquentations suspectes, de lectures malsaines ? pourquoi dans le commerce et l'industrie tant d'agiotage, de manœuvres frauduleuses, d'usure déguisée, d'oppression et d'exploitation de l'ouvrier ? pourquoi tant de jeunes gens qui dans leur scepticisme de blasés se condamnent à l'inaction, alors que la religion, la patrie et l'humanité réclament, toute leur activité, et qui sans penser aux désastreuses conséquences de leur inconduite profanent les plus beaux dons de Dieu, épuisent dans de honteuses et criminelles folies, leur force, leur santé et leur vie ? Pourquoi ? parce que la conscience n'est plus la grande loi de nos vies. Nous agissons au gré de nos instincts, de nos caprices, de nos passions, nous nous plions servilement aux tyranniques exigences de la mode et de l'opinion. Nous n'avons plus d'autres règles. Laissez faire, les hommes de conscience droite et intègre disparaissent mais dans cette mesure même la légion, le troupeau des êtres de plaisirs, des ambitieux, des égoïstes et des oppresseurs augmente.

Résistons au courant, obéissons toujours à "cet instinct divin" "à cette céleste voix" (1) qui chante en nous la loi divine. Soyons des hommes sincères et loyaux, accordant toujours nos paroles avec nos idées et nos actes avec nos paroles. "N'ayons pas d'autre maître que notre conscience, d'autre stimulant qu'elle, d'autre juge souverain et en dernier ressort après Dieu dont elle est mandataire qu'elle. Elle partout et toujours."

(1) J. J. Rousseau. *Emile. Livre IX.*

(A suivre : *Le Caractère.*)

FR. A. VUILLERMET, O. P.,

Le Premier Colon Canadien = Louis Hébert

I.—PREMIER VOYAGE EN ACADIE



ORSQUE la France, dans la personne de ses rois, fit le rêve de fonder en Amérique une France Nouvelle, des hommes entreprenants et courageux s'offrirent pour aller porter, dans ces pays lointains, avec les bienfaits de la civilisation, ceux plus grands encore de la religion chrétienne et catholique.

Les premiers explorateurs se dirigèrent vers l'Acadie. C'est donc dans les annales de cette partie du Canada, que nous trouvons les noms de ces pionniers qui formèrent le projet de s'établir, avec leurs familles, dans les forêts vierges de l'Amérique du Nord, pour y étendre le domaine de la France, et y gagner plus facilement les sauvages à la Foi.

Monsieur de Pontreincourt, chevalier des ordres du Roi, gentilhomme de Sa Majesté, en conçut le projet. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir laissé, le premier, le domaine de ses ancêtres pour travailler à cette noble entreprise. Ce gentilhomme, animé des intentions les plus pures, communiqua son dessein à ses compagnons d'armes. Si de Pontreincourt ne put voir le parfait accomplissement de ses désirs, il eut du moins, avant sa mort, la satisfaction de constater que l'idée de fonder une Colonie Française en Acadie, se répandait de plus en plus à la Cour de France et parmi le peuple.

Au nombre des compagnons de Pontreincourt, il s'en trouva un qui fut plus heureux que son chef. Il s'appelait Louis Hébert. Entraîné par l'exemple de Pontreincourt, Hébert laissa aussi la France pour s'établir en Amérique, et lorsqu'il mourut sur cette terre canadienne, devenue sa patrie, il pouvait espérer que les travaux qu'il avait entrepris, pour une cause si noble, seraient couronnés de succès.

A M. de Pontreincourt revient l'honneur d'avoir entrepris les premiers travaux de colonisation en Acadie. A Louis Hébert revient l'honneur de l'avoir secondé, et d'avoir

travaillé plus que tout autre, après M. de Champlain, à l'établissement de Québec. Les descendants de ce digne colon voient, avec une légitime fierté, le nom de leur ancêtre écrit en lettres d'or, à la première page de l'histoire du pays.

Hébert, toi le premier, du sol canadien
 Tu tiras, ton bonheur, ta gloire et tout ton bien !
 A tes côté, Couillard, noble et digne recrue,
 Comme toi, s'enrichit en suivant sa charrue,
 Honneur, cent fois honneur, à ces premiers colons ! (1)

Louis Hébert né à Paris, exerçait la profession d'apothicaire, dans la maison royale, lorsqu'il entendit parler des voyages d'explorations que l'on voulait entreprendre dans les Terres-Nouvelles. Monsieur de Monts venait d'être nommé Lieutenant-Général au pays de l'Acadie ; et, comme le roi lui donnait les pouvoirs les plus étendus, de peupler ces terres, de les cultiver, de bâtir des villes. . . . Hébert voulut se joindre aux compagnons de M. de Monts au nombre desquels se trouvaient Samuel de Champlain, de Pontrincourt, et plusieurs autres gentilshommes.

Les voyageurs s'embarquèrent au Havre de Grâce, le 7 mars 1604 sur deux petits vaisseaux, commandés par M. de Monts. Après une traversée de deux mois, l'équipage débarqua sur une île, appelée Sainte-Croix, que l'on choisit pour jeter les bases de la colonie. Mais M. de Monts ne fut pas lent à reconnaître que cette île n'offrait aucune commodité. Pendant l'hiver les hommes de l'équipage endurèrent toutes sortes de souffrances causées par froid, la faim et la maladie. Le scorbut fit plusieurs victimes. Au printemps de 1605 les explorateurs abandonnèrent l'île "Sainte-Croix" pour un autre endroit, mieux situé qu'ils appelèrent "Port-Royal."

Pendant que M. de Monts travaillait, avec ses hommes, à asseoir la colonie sur des bases solides, des envieux cherchaient à le perdre à la cour de France. Afin de déjouer les intrigues de ses ennemis, il abandonna le gouvernement de Port-Royal à son fidèle ami, de Pontrincourt, qui, comme nous l'avons dit plus haut, était l'âme de ce beau mouvement colonisateur.

En changeant de maître, la colonie ne perdait rien ; car M. de Monts, bien que poussé par les meilleures inten-

(1) Mgr Tanguay.

tions du monde, était protestant ; et, comme tel, il ne pouvait être un instrument bien utile pour répandre sur les rives de l'Amérique la religion catholique. Jean de Biencourt, baron de Pontrincourt, né en 1557, a laissé dans nos annales un nom célèbre. Il avait résolu de fonder une colonie afin de se créer une position indépendante et d'y conduire sa famille, et travailler ainsi, avec plus d'efficacité, à la conversion des Indiens de l'Amérique.

“Il est fort à remarquer,” dit Rameau, combien à cette époque il se trouva d'hommes, en France, mus par ce désir d'étendre, dans les pays nouveaux, leur race et leur patrie ; ce sentiment revêtait dans leur esprit la forme du patriotisme le plus élevé” (1).

Monsieur de Pontrincourt, à qui M. de Monts confia le commandement de l'Acadie, s'embarqua, le 11 mai 1606, au port de la Rochelle. La traversée fut longue, mais exempte d'accidents ; et, le 21 juillet, il abordait heureusement à Port-Royal, avec son équipage. Sur cette flotte il apportait tout le matériel nécessaire au défrichement et à la culture du sol. Un avocat français, appelé Lescarbot, s'était joint à l'expédition. Dans l'histoire de la Nouvelle France, qu'il nous a laissée il dit : “Le vendredi, lendemain de notre arrivée, le sieur de Pontrincourt, affectionné à cette entreprise, comme pour soi-même, mit une partie de ses gens en besogne, au labourage de la terre.” Ce fut probablement Louis Hébert qui dirigea ces premiers travaux, puisque le même historien, quelques pages plus loin, nous dit encore : “Le sieur de Pontrincourt fit cultiver un peu de terre pour y semer du blé et y planter la vigne, comme il fit à l'aide de notre apothicaire, M. Louis Hébert qui, outre l'expérience qu'il a dans son art, prend grand plaisir au labourage de la terre.

À cette époque, Hébert se sentait attiré vers la culture de ce sol acadien, où il voulait s'établir avec sa femme et ses enfants ; et dit M. l'abbé Ferland : “il avait compris que le plus solide fondement de la prospérité d'un pays nouveau, c'est l'agriculture qui attache le colon au sol, en le rendant indépendant des secours étrangers.”

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de parler des explorations de ces pionniers, des dangers nombreux

(1) Une colonie féodale en Amérique. Vol. I page 29.

qu'ils rencontrèrent sur leur route, surtout des attaques qu'ils eurent à soutenir contre les naturels du pays. Cependant nous ne pouvons résister au désir de raconter une de ses surprises nocturnes, et nous laissons la plume au premier historien du Canada, "Lescarbot."

" M. de Pontrincourt, dit-il, ayant voulu faire une excursion dans le pays, pour voir s'il ne découvrirait pas quelques singularités, remarqua, à son retour, que les sauvages s'enfuyaient dans l'intérieur des terres, par bandes assez nombreuses. . . . Il recommanda à ses gens de se retirer dans la barque, à la tombée de la nuit, afin d'éviter toute surprise. . . Mais tous ne suivirent pas ce sage conseil, et quelques-uns s'endormirent sur le rivage. Au milieu de la nuit, les sauvages vinrent attaquer ces imprudents. Lors donc celui qui faisait la sentinelle dans la barque, s'écrie, tout effrayé ; Mon Dieu ! on tue, on tue nos gens ! A cette voix, chacun se lève hativement, ils se mettent dix dans la chaloupe, des noms desquels il me souvient : du sieur de Champlain, Robert Gravé, fils, du Sieur du Pont, Daniel Hay, les chirurgiens et apothicaire (Louis Hébert), et le trompette."

Cette attaque coûta la vie à trois français qui furent tués pendant l'action, un quatrième mourut en arrivant à Port-Royal. Le fils du Sieur du Pont eût trois doigts de la main droite emportés par l'éclat d'un mousquet. Malgré les misères et les dangers de toutes sortes qu'ils rencontraient à chaque instant, ces voyageurs employèrent plusieurs mois à explorer les terres de l'Acadie. Ils ne pouvaient assez admirer les beautés naturelles dont Dieu avait enrichi cette partie de la Nouvelle-France qu'ils regardaient déjà comme leur patrie d'adoption. Les collines verdoyantes, les ruisseaux, les rivières, tout semblait se réunir pour leur faire aimer davantage ces terres de la Sauvage Amérique. Lescarbot, malgré ses nombreuses occupations, trouvait dans ses moments de loisirs, le moyen de faire quelques vers, qui pour ne pas être parfaits, ne manquent pas d'originalité. Citons quelques-unes de ces strophes qui servaient à égayer les soirées de ses compagnons.

" On ne trouve rien si beau, si parfait,
Que l'aspect de ce lieu ne passe d'un long trait.
Y désiré-vous voir une large campagne ?

La mer, de toutes parts, ses moites rives baigne.
Y désirez-vous voir des côteaux à l'entour ?
C'est ce qui, de ce lieu, rend le plus beau séjour.

Aimez-vous des ruisseaux le doux gazouillement ?
Les côteaux enlassés, en versent largement.
Cherchez-vous le plaisir des verdoyantes îles ?
Ce port en contient deux, capables de deux villes.

Le blé te manque encor et le fruit de la vigne,
Pour faire ton renom, par l'univers insigne.
Mais si le Tout-Puissant, bénit notre labeur.
En bref tu sentiras la céleste faveur.

..... Le bord de tes eaux,
Peut fournir de pâture, à mille grands troupeaux,
Et des villes bâtir des maisons, des bourgades,
Qui servent de retraites, aux Françaises peuplades,
Et pour changer les mœurs de cette nation ;
Qui vit sans Dieu, sans lois, sans religion.

Ces voyages d'exploration, à travers les terres de l'Acadie, fournissaient à Louis Hébert les occasions les plus favorables de se livrer à ses chères études de pharmacie qu'il n'avait pas encore abandonnées. Il allait ainsi, avec ses compagnons, étudiant les différents plantes qui y croissaient en abondance. Il apporta une attention particulière aux vignes sauvages, car d'après Lescarbot, déjà dans ce premier voyage, il avait résolu d'en cultiver à Port-Royal, "le Sieur de Pontrincourt, dit Lescarbot, voyant les raisins beaux à merveille, avait commandé à son homme de chambre de serrer dans la barque un *faix* de vignes où ils avaient été pris. Maître Louis Hébert, notre apothicaire, désireux d'habiter ce pays là, en avait arraché une bonne quantité pour les planter à Port-Royal, où n'y en a point, quoique la terre y soit fort propre au vignoble. Ce qui, par une stupide oubliance, ne fut fait, au grand déplaisir du dit Sieur et de nous tous."

Pendant que les associés prenaient une connaissance plus parfaite des richesses du pays, M. de Monts, rentré en France, toujours en butte aux attaques de ses ennemis, se décida à la fin de rappeler tous les hommes qu'il avait envoyés au Canada, à ses frais. Pontrincourt, qui, jusque là n'avait été que le lieutenant de M. de Monts, dut, avec Louis Hébert, renoncer à son projet de s'établir dans le pays et retourner en France. En partant, Louis Hébert

donna son nom à une île, ainsi qu'à une petite rivière qui coule près de Port-Royal. Dans les années suivantes, le nom de Hébert fut changé, par les Anglais, en "Herbert Island," et "Herbert River" et enfin en "Bear Island," et "Bear River," noms que île et rivière portent encore de nos jours.

Lescarbot, que ce départ forcé contrariait beaucoup, nous a laissé des vers qui nous montrent son profond chagrin.

Faut-il donc abandonner les beautés de ce lieu,
Et dire à Port-Royal, un éternel adieu ?
Serons-nous toujours accusés d'inconstance,
En l'établissement d'une Nouvelle-France ?

Adieu donc, beaux côteaux, et montagnes aussi,
Qui d'un double rempart, ceignez ce Port ici !
Adieu, vallons, herbes que le flot de Neptune,
Va baignant largement deux fois à chaque lune !

Adieu donc, je te dis, île de beauté pleine !
Et vous, oiseaux aussi des bois et des forêts,
Qui serez toujours de mes tristes regrets ;
Car c'est à grand regret et je ne puis le taire,
Que je quitte ce lieu, quoiqu'assez solitaire.

Je vous dis donc adieu, pauvre peuple et ne puis
Exprimer la douleur en laquelle je suis
De vous laisser ainsi, sans voir qu'on ait encore
Fait que quelqu'un de vous, son Dieu vraiment adore.

Il terminait ainsi cette pièce de vers :

Pussé-je voir bientôt, cette chose arriver,
Et le Français soigneux à tes champs cultiver.

Tous s'embarquèrent pour la France, le 3 septembre 1607, mais Pontrincourt et Louis Hébert gardaient l'espérance de revenir bientôt vers leur chère Acadie.

(A suivre)

A. C. DE LISBOIS.

*Une vraie Amie du Bon Dieu (1)**Mère Catherine-Aurélie Caouette*

III.—LE CALVAIRE

Depuis le Christ, un seul chemin conduit à Dieu, c'est celui du Calvaire. C'est à l'ombre de la Croix que s'opèrent les transfigurations du Thabor ; et c'est les lèvres collées sur les plaies saignantes de leur Crucifix, qu'il faut contempler les vrais amis du bon Dieu, si nous voulons comprendre quelque chose de leur vie.

Dès sa plus tendre enfance, Catherine-Aurélie entend au fond de son cœur une voix qui l'appelle. Cette voix, d'abord mystérieuse, devient chaque jour plus pressante. En même temps qu'elle lui pose l'éternelle question : "M'aimes-tu", elle ajoute aussitôt la nécessaire conclusion : "Si tu m'aimes, prends ta croix, charges-en tes épaules et, vaillamment, suis-moi".

Dieu veut cette enfant à son service, et, comme dans les impénétrables desseins de sa Providence, il l'a choisie pour une grande œuvre, toute la tactique divine à son égard consistera à la préparer.

Plus Dieu veut une âme belle, pure, détachée de la terre, plus il permet qu'elle souffre. Dans sa sagesse, il tolère les coups de la douleur, à laquelle rien n'échappe, ni l'esprit orgueilleux qui doit être humilié, ni le cœur trop sensible qui doit être torturé, meurtri et purifié, ni le corps avec ses instincts grossiers qui doit être réduit en servitude. Comme le sculpteur qui, devant un beau marbre, prend le ciseau et ne cesse de frapper que lorsque de la pierre se dégage une forme pure, ainsi en face de l'âme de Catherine Aurélie, qu'il veut élever à la perfection, le divin artiste donne à l'instrument de la douleur toute permission de tailler, de creuser, de retrancher, jusqu'à ce que de l'ébauche sorte enfin une statue digne de lui.

* *

Un mot résume la vie de Mère Catherine, mot qui, comme une longue trainée de sang, marque chacune des

(1) Voir *Le Rosaire*, numéro de septembre : *Une âme de jeune fille*—octobre, *La tertiaire dominicaine*. (Reproduction interdite.)

étapes de son existence terrestre, c'est le mot de souffrance.

Elle a étrangement souffert dans son corps. De santé frêle et délicate, elle était une proie facile pour la douleur. Rien n'a été épargné et, à certains jours, son corps n'était plus qu'une plaie. Des maux d'estomac, cruels et tenaces, l'empêchaient de prendre la moindre nourriture et rendait son état de faiblesse, extrême. Plusieurs fois on l'a cru aux portes du tombeau et dans cette maladie clouée dix longs mois sur un lit de douleur, elle avait si peu de force qu'elle ne pouvait plus parler.

Mais toujours, même au milieu des tortures les plus atroces, elle fixait ses yeux sur le Crucifix où elle lisait, en lettres sanglantes, les angoisses du Fils de Dieu. Son âme exultait et, de ses lèvres desséchées par la fièvre, s'échappait un véritable cantique : "Oui, ô souffrance, doux charme de mes jours, chère compagne de ma vie mortelle, je t'aime, aime-moi aussi ; ne laisse jamais Aurélie. Et puis, ô mon tout aimé Jésus, c'est sur la croix que je vous choisis pour l'unique objet de mon amour : inscrivez votre croix au plus intime de mon cœur".

Tandis qu'autour d'elle, ses parents, ses amies, inquiets et alarmés, sollicitent du ciel sa guérison et la supplient de la demander avec eux, elle, clouée sur la croix, "son lit de repos", comme elle l'appelle, ne demande à Dieu que de faire sa sainte volonté.

Cédant aux instances réitérées de sa mère, qui lui demande de promettre de faire un pèlerinage à l'antique sanctuaire de Montréal, Notre-Dame de Bon-Secours, elle se décide, pour lui être agréable, à prier avec les siens. "Si je dois vivre dans l'innocence et dans l'amour, dit-elle à Dieu, si je dois faire du bien à mes semblables, si toujours vous voulez me donner une petite part aux souffrances de mon Jésus, rendez-vous aux désirs de mes parents. ...je sacrifierai donc pour le moment le bonheur du ciel".

Elle obtint sa guérison, après avoir fait une neuvaine à la Vierge dominicaine, sa céleste patronne, sainte Catherine de Sienne.

Elle avait goûté au calice du Christ et ses lèvres ne peuvent plus s'en détacher. Après sa guérison, elle désire souffrir encore. "Je ne veux plus penser qu'à faire pénitence. Oui, si Dieu me rend la santé, je ferai pénitence".

Dieu entendra sa prière, et jamais, durant de longues années, la santé ne lui reviendra complètement. Dieu lui enverra maladie sur maladie, la convalescence de l'une sera la préparation de l'autre.

* * *

Bien dures sont les souffrances du corps, mais combien plus terribles sont les peines du cœur ! Une à une et sans que personne ne les connaisse ou puisse les consoler, elles en martyrisent toutes les fibres les plus délicates. Elles ne devaient pas manquer au cœur trop sensible de Catherine-Aurélie.

Elle a souffert des hommes. Elle a été critiquée par les uns, rudoyée par les autres, traitée de folle et de visionnaire par ceux-là même chez qui elle aurait dû trouver un appui. On la surveillait, on examinait jusqu'à ses moindres démarches ; tout était discuté, passé au crible de la plus mesquine critique : ses habits, ses visites à l'Eglise. Pas un instant où elle pût se dire à l'abri des regards curieux et indiscrets, même dans ces moments où l'âme a le plus besoin de recueillement : la prière et la communion. Et la pauvre petite, qui aurait tant voulu vivre ignorée du monde, dont le plus grand désir était de s'ensevelir vivante derrière les silencieuses murailles d'un cloître, répandait devant Dieu des larmes brûlantes. "Oh ! que les hommes jugent sévèrement ! disait-elle. Donnez-moi ô mon Dieu, le courage et la force ! Si je suis coupable comme on dit, faites-le-moi connaître !"

Ame généreuse, elle pardonne de bon cœur, et dans le secret, elle prie pour ceux qui l'offensent, demandant à Jésus qu'il leur donne, en retour, bonheur et consolation. Beaucoup éprouvèrent les salutaires effets de sa prière. Un prêtre qui, au début, avait été un des principaux adversaires de la jeune fille, devint, dans la suite, son protecteur et un des plus insignes bienfaiteurs de la communauté qu'elle devait fonder.

Ces épreuves du dehors ancrèrent solidement, dans son âme, cette vertu indispensable à toute vie religieuse : l'humilité. "Je m'estimerai donc infiniment heureuse, écrit-elle, d'être ridiculisée par le monde. . . . je désire être foulée aux pieds, et avoir des humiliations à souffrir pour l'amour de Dieu. . . Faites-moi connaître, Seigneur,

ma bassesse et mon néant. . . . En vous seul je m'appuierai et me confierai : car ce n'est pas sur le sable que je me veux établir, mais bien sur vous, ô Jésus, mystérieux et divin rocher. C'est sur la pierre ferme de l'humilité que je me fonde. . . . je m'offre donc à vous, ô mon Dieu, pour souffrir toutes les croix qu'il vous plaira de m'envoyer. . . . Toujours je me tiendrai abîmée devant mon Dieu dans un profond mépris de moi-même, dans l'humilité et la componction du cœur".

Les hommes l'accablent ; peut être le ciel aura-t-il pitié d'elle et lui fera-t-il oublier, par de fréquentes consolations intérieures la malice du monde ? Sur sa tête endolorie le ciel se ferme et Dieu qui, à certaines heures, semblait si près d'elle s'éloigne. Lui présent, c'est la paix, lui absent et caché, c'est le trouble, l'angoisse, la désolation. Son âme à tire d'ailes s'élançait à sa poursuite, mais en vain, lourdement elle retombe dans la plus inconcevable des tristesses. Devant elle passent de terribles visions. Le souvenir de ses fautes, que la délicatesse de sa conscience exagère, est là toujours présent. "Mes péchés, hélas ! qu'ils sont nombreux ! leur souvenir fait couler un poison dans mes veines. . . . Ils torturent mon âme coupable ; ils accablent mes jeunes ans. . . . Mille fois, ils déchireront plus vivement mon cœur que les longues souffrances qui détruisent ma triste vie. Ces souvenirs chaque jour reviennent, chaque jour ils me font décliner vers la tombe". Elle craint, faute de contrition, de n'avoir jamais fait de bonnes confessions. "Si j'avais eu plus de douleur d'avoir offensé Dieu, disait-elle, n'aurais-je pas avancé davantage dans la vertu ?"

L'esprit du mal, de son côté, la tourmente sans cesse, profitant surtout des ténèbres de la nuit. La crainte des jugements de Dieu, les affres de l'abandon l'assaillent. "Dieu est las, lui suggère le tentateur, il est las de te faire miséricorde. Il est irrité de l'abus que tu as fait de ses grâces. La damnation éternelle t'attend". Les abîmes de l'enfer semblent ouverts sous ses pas, elle a comme le sentiment profond, qu'elle n'aime plus son Dieu. Elle est bien seule. Tel un vent impétueux qui, aux jours tristes et mornes de l'automne, souffle en rafale et entraîne dans un tourbillon les feuilles jaunies des arbres, ainsi la

tentation secoue violemment l'âme de Catherine-Aurélië, balayant jusqu'au souvenir des consolations divines. Parfois la douleur lui déchire l'âme si cruellement qu'elle s'écrie comme le Christ : " Mon âme est triste jusqu'à la mort. Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée ? "

Dans la pudeur de son âme, il lui répugne de dévoiler ses souffrances à des cœurs amis, même à celui si compatissant de son directeur, tant elle craint de le faire pour rechercher des consolations. C'est vers son Dieu seul qu'elle se tourne, c'est devant lui qu'elle veut endurer son martyre et verser goutte à goutte tout le sang de son cœur. Elle met toute son ingéniosité de femme à cacher les mystères de sa vie aux personnes qui vivent avec elle. Si ses parents s'apercevaient de quelque chose, ils en éprouveraient de la peine, aussi en leur présence elle s'efforce d'être aimable. Autant et plus que sa santé le lui permet elle s'occupe des soins du ménage, refusant de se faire aider par une domestique que l'état de fortune de la famille aurait permis de lui adjoindre. Quand l'occasion se présente, elle sait refouler les peines à l'intérieur et se montrer joyeuse ; c'est ce qu'elle fit, malgré d'horribles souffrances, en octobre 1856, au mariage de l'un de ses frères, où elle charma tous les invités par son affabilité et sa gaieté.

Sa grande peine, celle qui surpasse toutes les autres, c'était d'être privée souvent de la sainte communion. Son état de santé, les angoisses de son âme et parfois même un refus brutal l'empêchaient de s'unir à son Jésus. Loin des sources d'eaux vives, elle languissait. Elle avait faim et soif de son Dieu et rien ne pouvait apaiser ce tourment. Les jours où, trop faible, elle ne peut se rendre à l'Eglise, lui paraissent des siècles. Comme elle appréciait le bonheur de ceux qui pouvaient passer de longues heures en colloques intimes avec le divin prisonnier du Tabernacle !

* *
*

La mesure des souffrances est elle épuisée ? Nos petites âmes qui croient avoir fait beaucoup quand, avec résignation, elles baissent la main de Dieu qui les frappe, le croient. Mais les pensées des privilégiés de Dieu ne sont pas les nôtres. Eux, ils aiment la souffrance et ils

la désirent ; ils l'appellent de tous leurs vœux et ils en font leur nourriture. Leur unique ambition est de laisser tomber une goutte de leur sang dans le calice de la Rédemption, et de pouvoir dire à Dieu : c'est peu de chose, mais c'est moi qui vous le donne.

“ Comme une victime, disait Mère Catherine, je suis prête à être immolée ! Au pied de la Croix, mon cœur attend, il dit à Jésus : frappez-moi, vous me satisferez Oui, la vienne m'offre d'autre consolation que celle de souffrir. Oh ! qu'elle est douce la douleur ! je la savoure . . . Souffrir encore pour vous, je le veux . . . Vous le voulez aussi, n'est-ce pas ? Vous avez tant souffert pour moi, il faut bien que je souffre aussi pour vous. Oh ! je vous en supplie, Dieu du Calvaire, donnez-moi la grâce de souffrir avec patience. C'est toute ma consolation dans mon exil, ôtez-moi tout ce que vous voudrez, mais laissez-moi la Croix . . . ”

Comme l'amour veut la ressemblance entre les êtres qui s'aiment, Catherine-Aurélié s'efforcera de reproduire en elle les traits de Jésus souffrant. Pour imiter le Christ pauvre, elle se dépouille de tout, prend plaisir à se revêtir d'habits grossiers ; pour imiter le Christ dans sa passion, elle se prosterne la face contre terre sur un peu de cendre, et, méditant sur la laideur du péché, endure dans son âme et dans son corps quelque chose des tourments de Jésus au Jardin des Oliviers. Jésus a été flagellé, elle aussi, elle veut que les lanières de cuir et les chaînes de fer lui labourent les épaules ; elle porte sur sa chair un cilice dont le crin lui dévore la poitrine, et, durant les nuits qu'elle passe souvent sans sommeil, elle étend ses membres meurtris sur une espèce de croix formée de plusieurs morceaux de bois ; et, là elle rêve encore de sacrifices.

N'avait-elle pas sous les yeux, pour l'encourager dans cette voie, les exemples de son doux Père saint Dominique et de sa sainte de prédilection, la glorieuse vierge de Sienne. Il semble qu'une pieuse émulation la pousse à reproduire dans sa vie les austérités qui ont associé si étroitement ces grands saints aux mystères de la Passion du Sauveur. A force de contempler ses modèles, à son tour elle devient artiste : artiste dans l'art de se faire souffrir, artiste aussi dans l'art de cacher ses mortifications.

Dieu avait pour agréable les sentiments de son épouse.

Pour le lui prouver, il réjouissait son cœur par de célestes faveurs. En même temps qu'il l'initiait à ses souffrances, il lui faisait, à certains jours, goûter les délices d'une intime union dans la sainte communion ; et alors il lui semblait entendre une voix intérieure qui lui disait : " Catherine, ne crains rien, je suis avec toi." Précieux réconfort dans ses tribulations, ces faveurs du ciel lui étaient un excitant pour se donner davantage à Dieu. Elle s'était déjà consacrée à Lui, mais elle voulait le faire solennellement. . . Quand . . ? L'aube joyeuse de ce jour tant désiré allait luire enfin . . . L'ange du Calvaire est prêt . . .

(*A suivre*)

FR. A. VUILLERMET, O. P.

— o —

Chronique Dominicaine

SOMMAIRE.—Au Saint Office.—Chez les Dominicaines de Trois-Rivières.—Extension de l'Ordre.—Missions du Chili, du Japon.—Tiers-Ordre Dominicain.—Le Rosaire à la Baie Saint-Paul, à la Baie-du-Febvre, à Rougemont.—Hommage à la Vierge du Rosaire.

AU SAINT-OFFICE.—Sa Sainteté le Pape Pie X a nommé Vice-Commissaire du Saint Office, le R. P. Dominique Pasqualigo, O. P. et premier compagnon de Mgr Granello, Commissaire, le R. P. Jean Lottini, du même ordre.

CHEZ LES DOMINICAINES DE TROIS-RIVIÈRES.—Le premier octobre avait lieu dans la petite chapelle des Sœurs Dominicaines de l'Enfant Jésus de Trois-Rivières une cérémonie de vêtue et de profession.

Ont revêtu le saint habit, Mesdemoiselles Marie-Anne Dessert de Ste-Angèle de Laval, en religion, sœur Marie Joseph, Alfrédine Mercier, de Trois-Rivières, en religion, Sœur Marie de la Charité. A fait profession : Sœur Marie du Rosaire.

Monseigneur E. Mathieu, P. A., recteur de l'Université Laval de Québec, présidait la cérémonie, assisté de Monseigneur L. Richard, P. A., supérieur du Séminaire.

et de Monsieur l'abbé Gagnon, aumônier des Sœurs Dominicaines de Québec. Monsieur le chanoine de Carufel assistait au chœur.

Mgr Mathieu donna le sermon de circonstance. Son discours plein de doctrine et d'onction a produit une profonde impression sur l'assistance.

Le salut solennel du T. S. Sacrement clôtura cette pieuse cérémonie. A cette occasion plusieurs dames firent don à la communauté, d'une magnifique lampe pour le sanctuaire.

EXTENSION DE L'ORDRE.—La province dominicaine d'Allemagne vient de fonder deux nouveaux couvents, l'un dans la cité de Meckinhoven, au diocèse de Münster, et l'autre à Warbourg, au diocèse de Paderborn.

Les dominicains de la province de Sainte-Rose, en Belgique, viennent également de fonder deux nouveaux couvents, à Liège et à Anvers. C'est dans ce dernier couvent que sont transportés les bureaux de l'excellente petite revue *Le Propagateur du Rosaire* dont le T. R. P. Schmitt a été nommé directeur en remplacement du regretté P. Iweins.

MISSION AU CHILI.—La Congrégation de la Propagande vient d'assigner à la Province dominicaine de Sainte-Rose un territoire immense à évangéliser, dans la partie intérieure du Chili. Ce pays est encore habité par des demi-sauvages.

Les premiers missionnaires devront être rendus au 1er janvier 1906 dans la ville épiscopale de la Serena pour y prendre la direction de la paroisse.

MISSION DU JAPON. — Vingt-deux missionnaires dominicains viennent de quitter le couvent de Saint Thomas à Avila (Espagne), les uns en destination des Iles Philippines, les autres du Japon.

La plupart sont de jeunes religieux pleins de vie et brûlant du désir de porter les lumières de l'Évangile à ces peuples assis dans les ombres de la mort.

Durant les derniers mois de la guerre russo-japonaise,

et pendant les troubles qui éclatèrent à Tokio après la conclusion de la paix, on avait craint pour le sort des missionnaires catholiques répandus dans tout l'empire du Mikado.

La Mission que nos pères ont fondée l'an dernier dans la grande île japonaise de Shikoku n'a pas eu à souffrir.

Les missionnaires commencent à sentir la bénédiction de Dieu sur leurs labeurs. Le gouvernement protège leur œuvre et leur a donné sa parole qu'ils ne seraient pas inquiétés dans leur ministère. C'est pourquoi ils espèrent voir bientôt s'accroître le nombre des chrétiens qui n'étaient que trois cents à leur arrivée dans cette île qui compte pourtant près de trois millions d'habitants.

TIERS-ORDRE DOMINICAIN.—L'activité qui doit distinguer le Tiers-Ordre Dominicain en tout ce qui concerne la défense de l'Eglise et le bien des âmes, recommande à notre attention les Tertiaires de Barcelone. Avec l'œuvre de Saint-Raymond de Pennafort, ils ont fondé dans les nécessités présentes un centre ouvrier destiné à l'instruction des travailleurs. Des cours diurnes et nocturnes, absolument gratuits y sont donnés par le personnel même du Tiers Ordre, sur la littérature, le calcul, la physique élémentaire, les sciences naturelles, en tant surtout que ces connaissances ont rapport aux applications mécaniques. Chaque jour de fête se donne aussi une conférence d'apologétique populaire et de sociologie chrétienne.

L'œuvre couvre ses dépenses par des souscriptions mensuelles.

Le Tiers-Ordre secourt ainsi efficacement les misères du peuple, sans le pervertir et le corrompre comme les impies agitateurs.

**

LE ROSAIRE A LA BAIE SAINT-PAUL.—Le premier dimanche d'octobre, fête du Très-Saint Rosaire, une imposante solennité, clôturant la retraite prêchée par le R. P. Doyon, O. P., du couvent de St-Hyacinthe, attirait dans l'après-midi toute la population à l'Eglise. A l'issue des Vêpres, une gracieuse procession formée des enfants de chœur, des élèves du couvent et des membres de l'archiconfrérie, portant chacun un cierge allumé, se déroula en

chantant les *Litanies* et l'*Ave Maris Stella* avec un entrain qui a dû charmer la Reine du Rosaire et l'incliner avec amour vers sa famille suppliante.

La douce Madone placée sur un trône magnifiquement enguirlandé, et portée triomphalement par quatre élèves, enfants de Marie du Couvent, semblait sourire à ces témoignages de si filiale tendresse. Au retour de la procession le Saint-Sacrement fut exposé. Pendant le salut on récita le chapelet à deux chœurs en entremêlant les *Ave*, ces roses mystiques, de stances pieuses, rappelant les mystères à méditer ; et le tout se termina avec la bénédiction de Jésus Hostie.

On a inscrit dans le registre de la Confrérie du Rosaire quatre cent soixante-six membres. C'est une magnifique gerbe offerte à Marie ; Espérons que cette Mère bénie versera en retour de ces roses d'octobre, que la piété se fait un devoir et un bonheur de lui offrir, de si abondantes bénédictions sur la paroisse, qu'avant longtemps elle sera un des plus beaux compartiments du jardin privilégié de la Sainte Vierge.

Tous sont heureux du succès qui paraît être la plus forte garantie d'un regain de piété et de vertu dans toutes les âmes.—(*Communiqué.*)

* * *

LE ROSAIRE A LA BAIE DU FEBVRE.—Le troisième dimanche d'octobre, la religieuse population de la Baie-du-Febvre, au diocèse de Nicolet a été témoin d'une bien touchante cérémonie. Il s'agissait de l'érection canonique de la confrérie du Rosaire dans la nouvelle et magnifique église.

Chaleureusement invités par leur zélé curé, le Révérend M. Bellemare, les paroissiens étaient venus en masse, et à la démonstration de l'après-midi, la vaste nef de l'Eglise étaient remplies.

Après un sermon du R. P. A. Vuillermet, O. P. sur l'excellence de la dévotion au Rosaire et ses avantages pour le temps présent, la procession traditionnelle s'organise autour de l'Eglise. Les hommes d'abord, ayant à leur tête la bannière de l'Union Saint-Joseph, puis la foule des femmes et des enfants de Marie. Tous les assistants avaient un cierge à la main.

C'était vraiment beau d'entendre tout ce peuple chantant à pleine poitrine les *Ave* du Rosaire. Soutenues par les harmonieux accords de la fanfare, la prière montait, joyeuse et enthousiaste vers le ciel, redisant à tous qu'à la Baie on aime la Vierge et qu'on sait le lui prouver. Quand il s'agit d'Elle rien n'est trop beau et le magnifique groupe du Rosaire qui ornera bientôt l'église le prouvera aux générations à venir.

Belle fête qui restera une des plus touchantes pages des glorieuses annales de cette paroisse où la foi pratique des vieux ancêtres est demeurée si profondément enracinée.

* * *

LE ROSAIRE A SAINT-MICHEL DE ROUGEMONT.— Gracieusement assise sur le versant de la montagne de Rougemont, dans un nid de verdure où les pommiers mêlent leur vert sombre aux joyeuses teintes des érables, s'élève la petite paroisse de Saint-Michel.

Un soir, pendant un formidable orage, le clocher fut emporté par le vent. Comment le reconstruire, la population avait déjà fait tant de sacrifices pour son église ? La chose paraissait bien difficile.

Sur ces entrefaits, Monsieur de Kéroack fut nommé à la cure de Rougemont. Ame d'apôtre enthousiaste, zélé par la gloire de la maison de Dieu, le nouveau curé souffrait de voir ainsi son église découronnée.

Il voulait un clocher. Il promit à la Vierge que si elle le lui obtenait, il ferait ériger dans la paroisse la Confrérie du Rosaire.

Les paroissiens consentirent à de nouveaux sacrifices, et c'est pour tenir sa parole que Monsieur de Kéroack fit venir de Saint-Hyacinthe, un religieux dominicain, le R. P. A. Vuillermet.

Bien touchante fut la cérémonie. Par une belle soirée d'automne, où tout semblait vouloir vivre encore et chanter dans la nature mourante, la procession sortit de l'Eglise. Elle se déroula dans le cimetière de la paroisse, un des plus beaux de la province.

Les échos joyeux des cantiques emportés par la tiède brise du soir, allaient dire à toute la plaine qui s'étend aux pieds de la montagne que Rougemont était en fête.

Puisse cette dévotion au Rosaire, *la reine des dévotions*, comme l'ont appelée les papes, prospérer dans cette paroisse et y faire germer les fruits de salut qu'elle produit partout ailleurs, quand on sait y être fidèle.

Un hommage à N.-D. du Rosaire.—A la fin de chaque année, nous avons coutume de jeter un regard en arrière, de faire un examen de conscience. Nous demandons aux associés du Rosaire de le faire sur la manière dont ils ont remplis leurs obligations vis-à-vis de la Confrérie ?

Hélas, à côté d'une ferveur réelle chez quelques-uns que de négligence nous devons constater chez d'autres. Ici, les directeurs de la Confrérie ne s'en occupent presque pas, en négligent les obligations essentielles comme la récitation publique du chapelet, la procession du premier dimanche, l'inscription des noms sur les registres, là, les confrères méconnaissant leurs véritables intérêts, ne font rien pour profiter des avantages immenses du Rosaire, et se perdent dans une foule de pratiques, où souvent la superstition a une grande part et d'où presque toujours la vraie et solide dévotion, celle qui doit avoir pour effet de nous unir davantage à Dieu, est absente.

Du haut du Ciel la Vierge doit regarder avec des regards attristés tant de négligences et si peu d'amour chez ses enfants de prédilection !

Heureusement que parmi nous il se trouve des âmes pieuses dont le zèle la dédommage de tant de froideur, des âmes qui se dépensent, se sacrifient pour l'extension de son culte. Il nous plaît de signaler en cette fin d'année ce que vient de faire l'une d'entre elles.

Un religieux de Montréal, fidèle dévot de Marie, occupant les loisirs que lui laisse la lourde charge de l'enseignement, à chanter les gloires de Mère du Ciel, vient d'écrire un charmant volume de poésie sur le Rosaire. Véritable bouquet de fleurs composé des roses des mystères, il le dépose filialement aux pieds de Celle qui en a été l'inspiratrice, la Vierge immaculée.

Chanter les louanges de Marie est une œuvre toute de tendresse et de délicatesse, bien difficile car pour cela suivant le poète :

Il faut un cœur pur comme l'eau qui jaillit des roches,
 Il faut qu'un enfant vêtu de lin soit notre emblème,
 Qu'un agneau bêlant n'éveille en nous aucuns reproches,
 Que l'innocence nous ceigne un brillant diadème.
 Il faut tout cela pour oser dire vos louanges,
 O vous Vierge Mère, ô vous Mère Immaculée,
 Vous blanche à travers les battements d'ailes des anges,
 Qui posez vos pieds sur notre terre consolée.

Ce chantre de la Vierge a-t-il réussi, nos lecteurs en jugeront en lisant son volume de deux cents cinquante pages, élégamment imprimé et illustré de belles gravures ; (1) et après l'avoir parcouru et goûté, ils diront oui, parce que l'auteur a pu y mettre ce que demandait dans son âme de pécheur endolori le malheureux poète Verlaine

Je voudrais pouvoir mettre mon cœur avec mon âme
 Dans un beau cantique à la Sainte Vierge Marie.

A. V.

— o —

Coup d'œil dans l'autre vie

(LÉGENDE)

J'ai lu dans un auteur fort ancien que le bon Mathurin vivait en grande union avec sa femme, la bonne Claudine.

Tous deux étaient laborieux, honnêtes, pleins de crainte de Dieu. Ils étaient aussi forts pauvres, par conséquent ignorés et point du tout considérés. Mais ni l'un ni l'autre ne s'en mettait en peine.

L'énorme disproportion, qu'un peu d'argent acquis n'importe comment met entre les hommes, ne les troublait point du tout.

Parfois, cependant, Claudine s'étonnait en voyant qu'on ne pouvait s'empêcher de respecter, de vénérer les riches les plus insignifiants, les plus tarés. Et le dimanche soir, assise au coin du feu, il lui arrivait de dire :

— Mathurin, y comprends-tu quelques choses ? . . . Tu devrais bien m'expliquer un peu cela.

— Laisse, laisse, répondait tranquillement Mathurin, qu'est-ce que ça fait qu'on nous dérange dans l'église pour laisser passer les riches avec leurs laquais et leurs coussins de velours ? En sommes-nous moins enfants de Dieu ? . . . Parce que nous allons à pied par n'importe quel temps, par n'importe quels chemins, nous en aimons-nous moins ? . . .

Claudine goûtait cette manière de raisonner et malgré ses robes rapiécées ne se trouvait point malheureuse.

Cependant une épidémie sévit dans le village, et Mathurin et Claudine en furent victimes. Ils expirèrent ensemble et bien timidement, bien humblement s'en furent frapper à la porte resplendissante du paradis.

(1) On se procure le volume au pensionnat des frères des Ecoles Chrétiennes, Mont Saint-Louis à Montréal et chez les principaux libraires.

Saint Pierre ouvrit un guichet et avança un peu sa tête auréolée.

Du premier coup d'œil, il reconnut les arrivants, mit vite les clefs à la serrure, et entrouvant la porte ;—

—Entrez, mes amis, dit-il gracieusement, vous avez peiné mais vous n'avez point murmuré ; jamais vous n'avez envié les riches ; vous vous êtes aimés fidèlement ; vous avez été patients, pauvres de cœur. Entrez, entrez.....

Mathurin et Claudine mirent le pied sur le seuil lumineux et, transportés, éblouis, ravis, ils entrèrent dans le paradis.

Des jours s'étaient écoulés, et encore tout enivrés de leur bonheur, Mathurin et Claudine causaient ensemble à l'écart quand ils aperçurent saint Pierre qui traversait le ciel à pas précipités.

L'auguste portier semblait fort excité, et triomphalement faisait sonner les clefs du paradis en lançant à droite et à gauche une brève parole.

Cette parole qui n'arrivait pas jusqu'à Mathurin et Claudine, produisit parmi les bienheureux une émotion indescriptible. Les voûtes célestes retentirent de cris de joie, de chants merveilleux, et bientôt par tout le paradis, il y eût les allées et venues les plus extraordinaires. Tous les saints semblaient hors d'eux-mêmes. Les innocents, leurs belles boucles blondes au vent, couraient à travers les jardins du ciel pour cueillir les plus belles fleurs, anges et bienheureux s'empressaient, s'appelaient. On déployait des bannières rayonnantes, on sortait de leurs étuis les guitares, le luths, les violes d'amour, etc., etc., etc.

Les nouveaux venus n'y comprenant rien, s'interrogèrent du regard.

À la fin, Claudine n'y tint plus. Elle arrêta le saint Roi David, qui passait radieux, sa harpe à la main.

—Sire, demanda-t-elle, voulez-vous bien me dire quelle fête on prépare ?

—C'est un riche qui nous arrive, répondit le prophète royal. Et, entonnant son beau cantique : "Louez le Seigneur habitants du ciel", d'un pas triomphal il poursuivit sa route.

—"Un riche qui nous arrive, répéta un peu amèrement Claudine. Ah ! oui, ça doit être un riche. Regarde, Mathurin, la porte du ciel est toute grande ouverte... et c'est à sa rencontre qu'ils vont tous... oh ! la ravissante musique ! oh ! la belle procession... jusqu'aux chers petits innocents, jusqu'aux vieux patriarches qui vont au devant de ce riche... Nous autres, nous avons été bien reçus, mais sans rien de ces démonstrations. Va, Mathurin, c'est bien un peu ici comme sur la terre... on en fait plus pour les riches que pour les pauvres."

Ces paroles arrivèrent aux oreilles d'un vieux saint, aux allures majestueuses, qui s'en allait tranquillement rejoindre les autres. Il s'arrêta et, regardant Claudine, dit sévèrement :

—Il y a cent ans que je suis en paradis ; jamais encore je n'y ai vu entrer un riche. C'est parce qu'il en vient si rarement qu'on organise cette grande réception. Des pauvres, voyez-vous, nous en recevons tous les jours.

LAURE CONAN.



Les Sabots d'or de l'Enfant Jesus

LÉGENDE BRETONNE

Or, je vais vous conter naïve et douce histoire ;
Écoutez bien, cher auditoire,
Et vous bénirez tous le divin Enfaçon
Qui, sur lui, prend notre rançon

Vivait au moyen âge, en la vieille Bretagne,
Cheminant de par la campagne
Un ménétrier bien vieux, tout courbé par les ans,
Le front couvert de cheveux blancs.
Jeune, il avait couru de Dinan jusqu'à Renne,
Et même jusques en Touraine,
Son rebec sous le bras, savourant en chemin
De larges coupes de bon vin ;
Pendant longtemps, longtemps, pas une simple fête
Sans lui n'avait été complète ;
Il jouait à ravir ou le souple *Andante*
Ou le sombre *Miserere* ;
Accompagnait un mort, un baptême, une noce
Sans jamais faire note fausse ;
Mais, hélas ! il était trop vieux, et sous sa main
L'archet tremblotait incertain ;
Les joyeux allégros, les noëls, les aubades,
Même jusqu'aux simples ballades,
S'envolaient du rebec en sons boîteux et lents,
Chétifs, malingres, chevrotants ;
Par les chemins bordés de genêts, par les landes,
Vers le vieux castels et prébendes,
Le pauvre s'en allait, un bâton à la main,
Jouer pour un morceau de pain,
Car le diable — d'après un récit très fidèle —
Logeait dedans son escarcelle.

Or, ce soir-là, c'était vigile de Noël
Les clercs illuminaient l'autel
D'une petite église au clocher séculaire ;
Le vieux entra, fit sa prière,
Et bientôt dans la tour crevassée par le temps,
Minuit sonna. Dévotement,

La messe commença. Les chœurs à leur place,
 Fredonnant d'abord à voix basse
L'Adeste fideles, entonnèrent joyeux
 Le Gloria venu des cieux,
 Puis un clergeon chanta un pastoral si tendre
 Qu'on se pâmait rien qu'à l'entendre.
 Une larme brillait dans l'œil du pauvre vieux ;
 Oncques n'était plus malheureux.
 Tout le jour, il avait, dans sa grande misère,
 Joué ses chansons de trouvère
 Mais sa main n'avait plus, tremblotante de froid,
 Sa dextérité d'autrefois,
 Et nul n'avait, hélas, gonflé son escarcelle
 En écoutant sa villanelle ;
 Et même devers lui quelques gars insolents
 S'étaient conduits comme truands.
 " Que devenir, Seigneur ? disait le pauvre hère ;
 J'ai faim . . . Mais vous venez sur terre,
 N'est-ce pas pour le pauvre et pour le besogneux ?

Or lorsqu'on eut éteint les feux,
 Que chacun fut chez soi que l'église fut vide,
 Tout chancelant et tout timide,
 Il vint près de la crèche où dort l'Enfant-Jésus
 L'enfançon tendait ses bras nus ;
 A gauche, Saint-Joseph ; à droite, la Madone,
 Les bergers ; l'ange qui entonne
 Le Gloria ; le bœuf et l'âne, à l'orient,
 Un petit village riant ;
 Quelques pasteurs ; enfin, une crèche ordinaire,
 Excepté que la douairière
 Avait, cette année là, chaussé l'Enfant divin
 De deux mignons sabots d'or fin.
 Le vieux s'agenouilla, fit courbette et prière
 Au Petit Jésus, à sa Mère ;
 Saisissant son rebec, il préluda très doux
 De son archet en bois de houx ;
 Puis, le grave Andante, l'ondoyante berceuse,
 Le Noël, l'aubade joyeuse,
 Remplirent le saint lieu, gracieux et touchants ;
 L'artiste, avec ses cheveux blancs,
 Près de l'humble berceau oubliant sa misère,
 Regardait le Fils et la Mère
 D'un regard plein d'amour, tandis qu'entre ses doigts
 L'archet volait comme autrefois.
 Soudain, lorsque sa main fatiguée, tremblotante
 Suspendait sa prière ardente,

Dans son berceau de paille où il semble endormi,
 Jésus se soulève à demi,
 Prend un des sabots d'or, le présente à sa Mère ;
 Marie le donne au vieux trouvère,
 Et mon parchemin dit qu'on entendit aux cieux
 L'hymne des anges radieux.

Ce fut comme un éclair ; bientôt sur sa couchette
 L'enfant divin posait sa tête.
 Seule près de l'autel une lampe brûlait
 Caressant d'un pâle reflet
 Les chandeliers massifs, les voûtes, les ogives,
 Tandis qu'en ses mains convulsives
 Le ménétrier ravi du prodige éclatant
 Presse le don du Saint Enfant.
 Il redit doucement sa naïve prière,
 Remercie Jésus et sa Mère,
 Et mêle tout ému, le *Pater* et l'*Ave*
 Aux versets du *Miserere*.

Or, dès le lendemain, et dans tout le village,
 On savait, grâce au commérage,
 Comme quoi l'on avait enlevé nuitamment
 Le sabot du divin Enfant,
 Et comme quoi l'orfèvre, homme d'œuvres dévotes,
 Avait fait mettre les menottes
 Au vieux ménétrier qui voulait, le matin,
 Lui vendre le bijou divin.

.....
 Et le pauvre homme fut, par devant la justice
 Condamné au dernier supplice ;
 Fut décidé aussi d'une commune voix
 Qu'on l'occirait au temps des Rois.

Or donc, il arriva — je cite ici mon livre—
 Au dernier jour qu'il eût à vivre.
 La messe étant finie, messire le Curé
 Dit sur lui le *Profiscere* ;
 La porte du cachot s'ouvre, et devant la foule
 Ondoyante comme la houle,
 Vêtu de blanc, tenant en main son chapelet,
 L'innocent condamné paraît,
 La hart au col, mais brave et priant à voix basse
 On lui fait traverser la place
 Et le cortège va, de par la main de Dieu,
 Droit vers le porche du saint lieu,
 Le pauvre ménétrier invoque dans son âme
 L'Enfant Jésus et Notre-Dame,
 Et veut qu'on lui octroie comme ultime faveur
 D'aller prier près du Sauveur.
 Sa demande est reçue avec bénévolence ;
 Il entre et fait sa révérence
 Auprès du saint berceau qu'illumina le ciel
 Dans la grande nuit de Noël.
 O miracle ! Jésus dans sa crèche de paille
 Quitte son sabot d'or, le baille
 Au pauvre condamné, tout ruisselant de pleurs.
 Par un tonnerre de clameurs

LE ROSAIRE

La foule réjouie acclame la puissance
 Du ciel qui sauve l'innocence.
 Par Monseigneur Saint Yves et ce cher Nouveau-Né
 On crie : Merci au condamné !
 On lui dénoue sa corde ; on lui ôte sa chaîne,
 Et la bénigne châtelaine
 En sa creuse escarcelle ajoute cent écus
 Aux présents de l'Enfant Jésus.

Ci, je dois clore enfin ma naïve légende
 Contée sur mer et sur la lande.
 Vous tous, aimez beaucoup le divin Enfaçon
 Qui sur lui prend notre rançon.

F. P. G.



LE COUVENT DOMINICAIN DE CORBARA

IMPRIMATUR :

† MGR A. X. BERNARD, Vic.-Capitulaire.

RÉDACTION - - - fr. A. VUILLERMET.

ADMINISTRATION - fr. C. DOYON.



L'ADORATION DES BERGERS—(Feuerstein.)

Table des Matières

— 1905 —

JANVIER

Les dix ans du Rosaire	<i>La Rédaction</i>	1
Page d'Évangile: Clarté d'Étoile	<i>R. P. A. Vuillermet, O. P.</i>	3
Monsieur l'abbé G. Bourassa	<i>H. H.</i>	6
Saint François de Sales et le Rosaire		7
Les Divertissements	<i>T. R. P. Hage, O. P.</i>	10
La Mission de la Jeunesse Contemporaine. — II. La Préparation Morale	<i>R. P. Vuillermet, O. P.</i>	15
L'Installation du Rosaire (Décrets)		22
CHRONIQUE DOMINICAINE: L'Immaculée Conception—"Tota pulchra es"—Le B. Jean de Verceil — Nouvelles de l'Ordre		23
VARIÉTÉS: Noël des Larmes	<i>Ferdinand, V.</i>	28
La Suprême Elégance		31
St-Frs de Sales et l'Ordre de S. Dominique		31

FÉVRIER

Page d'Évangile: Signe de contradiction	<i>R. P. A. Vuillermet, O. P.</i>	33
N.-Dame de la Quercia	<i>R. P. L. Boitel, O. P.</i>	37
L'orphelinat des Petits Martyrs	<i>R. P. T. Mahieu, O. P.</i>	38
La vie cachée de Jésus: Sa science	<i>R. P. Didon, O. P.</i>	42
Biographie canadienne— La Mère Marie de Saint Joseph (Ursuline)	<i>Laure Conan</i>	43
Une Vocation:—St Thomas d'Aquin	<i>R. P. L. Boitel, O. P.</i>	47
Les Jeunes au Congrès Marial de Rome		50
La Prière pour les voyageurs (poésie)	<i>L. Mercier</i>	53
Le Comte Albert de Mun (Étude)	<i>R. P. H. Schmitt, O. P.</i>	54
CHRONIQUE DOMINICAINE: Les Dominicains au Congrès Marial — Bouquet de Fleurs — Cause des Martyrs Dominicains, etc		59
VARIÉTÉ: Au Pays des Mandarins—Journal d'une sœur canadienne, missionnaire, en Chine		62

MARS

Page d'Évangile: Gethsémani	<i>R. P. A. Vuillermet, O. P.</i>	65
Les Divertissements (Suite)	<i>T. R. P. Hage, O. P.</i>	68
Portrait du Bx Curé d'Ars	<i>R. P. Gratry</i>	74
Une Vocation — St Thomas d'Aquin (Suite et fin)	<i>R. P. L. Boitel, O. P.</i>	75
Biographie canadienne— La Mère Marie de saint Joseph (Ursuline)	<i>Laure Conan</i>	79
Le Comte Albert de Mun — Étude (Suite)	<i>R. P. H. Schmitt, O. P.</i>	83
La Mission de la Jeunesse Contemporaine — II. L'éducation de la Volonté	<i>R. P. A. Vuillermet, O. P.</i>	88
VARIÉTÉ: — Le "Stabat Mater" et son auteur		94
Le Rosaire en Canada. Liste des confréries nouvelles		96

AVRIL

Page d'Évangile: Sur le Calvaire	<i>R. P. A. Vuillermet, O. P.</i>	97
Le Christ d'Avignon (Gravures)		102
Biographie canadienne—La Mère Marie de saint Joseph (Ursuline) (Fin)	<i>Laure Conan</i>	103
Le Comte Albert de Mun—Étude (Suite et fin)	<i>R. P. H. Schmitt, O. P.</i>	108
Le culte de S. Vincent Ferrier à Adamsville		113
La Mission de la Jeunesse Contemporaine—II. L'éducation de la volonté (2 article)—La lutte contre les passions	<i>R. P. A. Vuillermet, O. P.</i>	116

TABLE DES MATIÈRES

CHRONIQUE DOMINICAINE : — L'office des Tertiaires—La fête de St Thomas d'Aquin—L'Eglise de Lewiston—Dans nos missions d'Asie—Basilique dominicaine de Jérusalem.....	124
VARIÉTÉ : — Au pays des Mandarins—Journal d'une sœur canadienne, missionnaire en Chine (Suite).....	126

MAI

Page d'Évangile : L'Aurore de Pâques..... <i>R. P. A. Vuillermet, O. P.</i>	129
Vieille Maison (Poésie)..... <i>J. B. Mercier</i>	133
Biographie canadienne—La Recluse de Ville-Marie..... <i>Laure Conan</i>	134
Marie type de la Vie Morale..... <i>R. P. Didon, O. P.</i>	137
Le B. Alb de Bergame (Tertiaire Dominicain) <i>T. R. P. L. Boitel, O. P.</i>	144
A propos des Cercles d'Études..... <i>R. P. A. Vuillermet, O. P.</i>	149
Un Martyr du Tonkin..... <i>R. P. Percot, O. P.</i>	153
VARIÉTÉ : — Au pays des Mandarins — Journal d'une sœur canadienne, missionnaire en Chine (suite).....	158

JUIN

Le Rme P. Cormier, maître général des Dominicains.....	162
Page d'Évangile : La Samaritaine..... <i>R. P. A. Vuillermet, O. P.</i>	167
Nouvelles de Jérusalem.....	172
S. G. Mgr Racicot.....	173
Monseigneur A. X. Bernard.....	174
L'éducation de la Volonté—Possibilité (3 art.) <i>R. P. A. Vuillermet, O. P.</i>	175
Le Pape du catéchisme.....	182
Biographie canadienne—La Recluse de Ville-Marie (Suite et fin) — <i>Laure Conan</i>	184
Le B. Alb. de Bergame (Tertiaire Dominicain) <i>T. R. P. L. Boitel, O. P.</i>	189
Au soir de la vie (Poésie)..... <i>J. B. Mercier</i>	197
La Mission de la femme chrétienne..... <i>Fidello</i>	199
Chronique Dominicaine.....	201
Nécrologie.—M. Siméon Rouleau.....	205
A travers les Revues..... <i>A. V.</i>	206
VARIÉTÉ : — La Croix de moins dans le monde..... <i>Legouvé</i>	207

JUILLET

Page d'Évangile : La Tempête apaisée..... <i>R. P. A. Vuillermet, O. P.</i>	209
La fête du Patriotisme..... <i>T. R. P. Hage, O. P.</i>	213
La Mission de la femme chrétienne (2 article)..... <i>Fidello</i>	218
A propos des Cercles d'Études—Les membres (suite et fin) <i>R. P. A. Vuillermet, O. P.</i>	221
Un Martyr du Tonkin (Suite et fin)..... <i>R. P. Percot, O. P.</i>	225
A mon collègue ! !.....	230
REVUE MENSUELLE : — Nos journaux — Les cartes postales — Jacques-Cartier à St-Malo — A propos d'Octave Crémazie — Eloge de l'abbé Bourassa — La question des écoles..... <i>A. V.</i>	233
VARIÉTÉ : — Au pays des Mandarins—Journal d'une sœur canadienne, missionnaire en Chine (Suite).....	238

AOÛT

Sa Grandeur Monseigneur M. Decelles..... <i>A. V.</i>	242
La Révde Mère Catherine-Aurélie Caouette.....	243
Le Don de la parole en S. Dominique..... <i>T. R. P. Hage, O. P.</i>	244
Ce que dit la Rose.—Sur un livre de première communion. <i>J. B. Mercier</i>	251
La Bse Marguerite de Castello (T. Dominicaine) <i>T. R. P. L. Boitel, O. P.</i>	252

TABLE DES MATIÈRES

L'Enthousiasme.....	P. V.	255
CHRONIQUE DOMINICAINE : — Les résultats de la persécution — Vers les missions — A la mémoire du Cardinal Bausa, O. P. — Au grand Conseil Bernois — Nos morts — Madame A.C. Papineau..		260
REVUE MENSUELLE : — La Saint-Jean-Baptiste — Nos orateurs — L'alcoolisme — Notre langue — Une année de semailles — Re-proches et compliments.....	<i>Fr. A. Vuillermet, O. P.</i>	263
SEPTEMBRE		
Page d'Évangile : Jésus et le jeune homme..	<i>R. P. A. Vuillermet, O. P.</i>	274
La Bse Marguerite de Castello (Suite).....	<i>T. R. P. L. Boitel, O. P.</i>	278
Le Don de la parole en S. Dominique (suite et fin).....	<i>T. R. P. Hage, O. P.</i>	283
Quelques sophismes de la Jeunesse.....	<i>R. P. A. Vuillermet, O. P.</i>	289
La Tentation.....	<i>R. P. J. Germain, O. P.</i>	294
Une vraie amie du bon Dieu : Mère Catherine-Aurélie Caoutte— (1er art.) Une âme de jeune fille.....	<i>R. P. Vuillermet, O. P.</i>	299
Mission de la femme chrétienne.....	<i>Fidelio</i>	305
REVUE MENSUELLE : — Les fêtes de Saint-Malo — L'amour du sol natal — Le clergé contre l'alcoolisme — L'idéal — Sur les bords du Richelieu — Tout passe !.....		307
CHRONIQUE DOMINICAINE : — Fête de S. Dominique — Les martyrs dominicains du Tonkin — Le P. Denifle, O.P., etc.....		312
VARIÉTÉ : — L'isolée de M. R. Bazin — Le Rosaire des Expulsées..		317
OCTOBRE		
Une bénédiction de Sa Sainteté Pie X.....		321
Page d'Évangile : Les inutiles.....	<i>R. P. A. Vuillermet, O. P.</i>	322
La Bse Marguerite de Castello (suite).....	<i>T. R. P. L. Boitel, O. P.</i>	325
Le Rosaire et le temps présent.....	<i>Léon XIII</i>	329
La Mission de la Jeunesse Contemporaine. II. L'éducation de la volonté (4e art.) La lumière de la volonté.....	<i>R. P. A. Vuillermet, O. P.</i>	330
En Octobre (Poésie).....	<i>L. Mercier</i>	337
Une vraie amie du bon Dieu.— Mère Catherine Aurélie Caouette (2e art.) Tertiaire Dominicaine.....	<i>R. P. A. Vuillermet, O. P.</i>	338
CHRONIQUE DOMINICAINE : — S. Em. le cardinal R. Pierrotti, O. P.— Nouvelles de l'Ordre — Chez les Dominicaines de Lewiston....		345
VARIÉTÉ : — Le Rosaire et les Roses de St-Dominique (Légende).....	<i>Rosario</i>	347
Au Sanctuaire de N.-D. de St-Hyacinthe.....		352
NOVEMBRE		
Les délaissés.....	<i>R. P. J. Germain, O. P.</i>	353
La Bienheureuse Marguerite de Castello (suite)		
IV. Le Calvaire intérieure.....	<i>T. R. P. Boitel, O. P.</i>	357
Pie X et saint Thomas d'Aquin.....		360
A Washington.....		361
La Cloche des Trépassés (Poésie).....	<i>Fr. P. G.</i>	362
Un écueil des Etudiants : La Dissipation.....	<i>R. P. A. Vuillermet, O. P.</i>	364
La Patronne des Musiciens.....		368
La Mission de la Femme Chrétienne. IV. Jour sombre.....	<i>Fidelio</i>	370
CHRONIQUE DOMINICAINE : — La fête du Rosaire en Canada. — Le Rosaire à St-Hyacinthe.....		374
REVUE MENSUELLE : — A propos de journalisme — Un grand évêque — Au théâtre du Martyre — Le Drapeau des Acadiens — Les Revues.....	<i>R. P. A. Vuillermet, O. P.</i>	376
VARIÉTÉ : — Une Mère douloureuse (Conte).....	<i>François Coppée</i>	381

TABLE DES MATIÈRES

DÈCEMBRE

Page d'Évangile : La nuit de Noël.....	R. P. A. Vuillemer	385
Marie Immaculée : Idéal moral de la personne humaine.....	T. R. P. L. Boitel	389
Promotion du T. R. P. Noël à la dignité de Maître en Théologie...		393
La Bse Marguerite de Castello (Suite) : V. La Mort.....	T. R. P. L. Boitel	399
La Mission de la Jeunesse Contemporaine : II. L'éducation de la Volonté.— Conscience de la Volonté.....	R. P. A. Vuillemer	402
Le Premier Colon Canadien - Louis Hébert : I. Premier Voyage en Acadie.....	A. C. de Lisbois	409
Une vraie amie du bon Dieu : Mère Catherine-Aurélié Caouette.— III. Le Calvaire.....	R. P. A. Vuillemer	415
CHRONIQUE DOMINICAINE : — Au Saint Office — Chez les Dominicaines de Trois-Rivières — Extension de l'Ordre — Missions du Chili, du Japon — Le Rosaire à la Baie St-Paul, à la Baie du Febvre, à Rougemont — Hommages à la Vierge du Rosaire.....	A. V.	421
VARIÉTÉ : — Un coup d'œil dans l'autre vie (Légende).....	Laure Conan	427
Les Sabots d'or de l'Enfant-Jésus : Légende Bretonne.....	F. P. G.	429

TABLE DES GRAVURES

La Vierge et l'Enfant-Jésus.....	(Carlo Dolci)	1
St-Dominique et le Rosaire.....		1
St-François de Sales (portrait).....		8
Nuit de Noël.....	(Pierry)	32a
"La Pieta" (attribuée au Bernin).....		64a
Jésus Sauveur.....		96a
Le Christ d'Avignon.....		102
St-Vincent Ferrier.....		113
Encadrement.—Ancienne église de La Baie et maison paternelle de Sœur Julienne.....	(Dessin de M. J. B. Lagacé)	126
Portrait du Christ.....		128a
Encadrement.—Le couvent de La Baie.....	(Dessin de M. J. B. Lagacé)	158
La Vierge aux Anges.....	(Antonio Van Dyck)	160a
Le Révérendissime Père Cormier.....	(Crayon de M. J. B. L.)	161
Jésus et la Samaritaine.....	(P. Besson, O. P.)	169
Sa Sainteté Pie X.....		182
S. Dominique recevant le Rosaire.....	(P. Besson, O. P.)	208
S. Jean-Baptiste.....	(Guercino)	208a
La tempête apaisée.....		240a
S. G. Mgr Decelles.....		241
La Rvde M. Catherine-Aurélié Caoutte.....		243
Jésus et le Jeune homme.....	(Hofmann)	275
La Vierge et l'Enfant.....	(Sassoferrato)	320a
Encadrement.—Pie X et Léopante.....	(Dessin de M. J. B. L.)	321
Encadrement. - Léon XIII écrivant les encycliques "....."		329
Dernier portrait de la R. M. Caouette.....		352a
Anges chantant (Ste-Cécile).....	(Hubert Van Eyck)	368
La Vierge et les Docteurs.....		384a
Le Couvent Dominicain de Corbara.....		432
L'adoration des Bergers.....	(Feuerstein)	432a